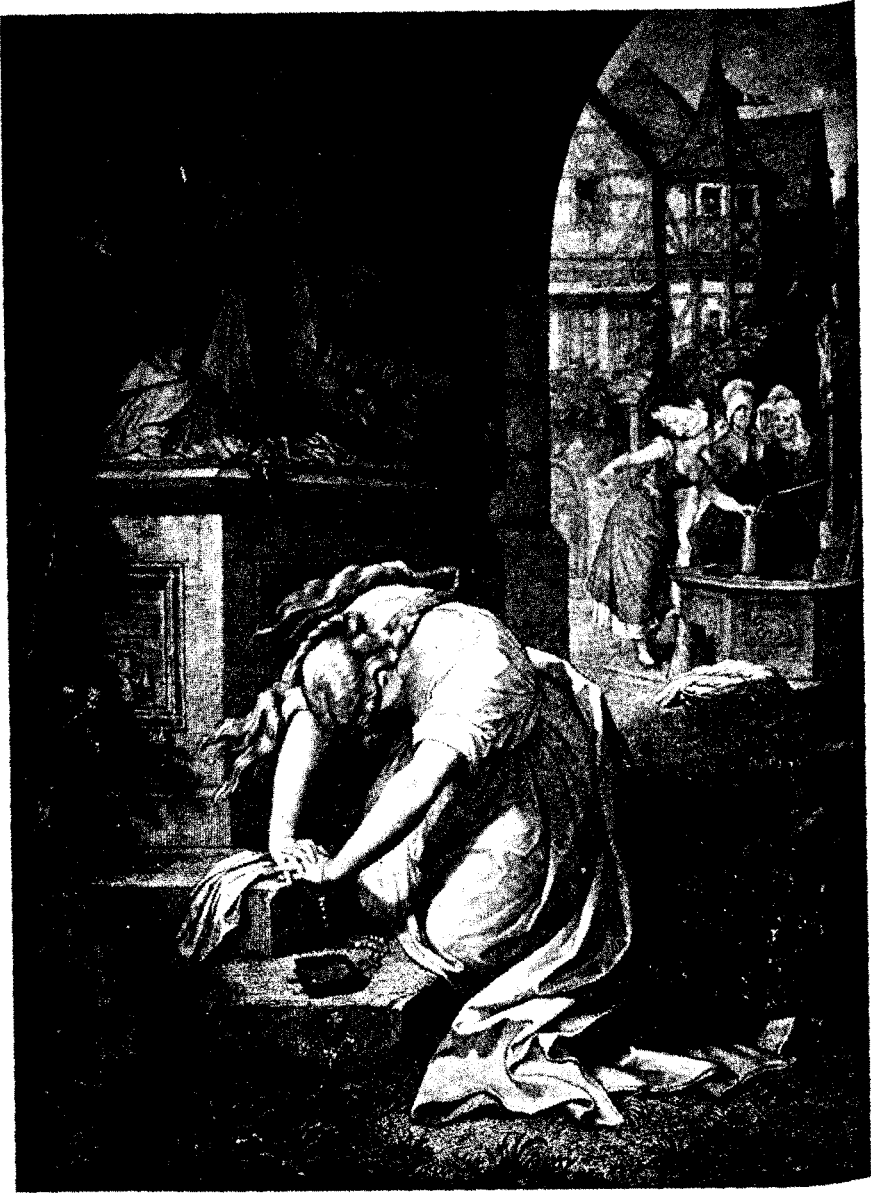


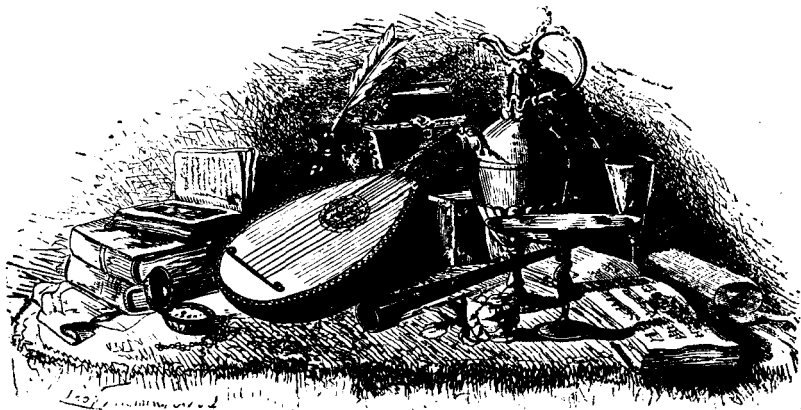
Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: | | Pagination continue. |





W. KAULBACH ⁽¹⁾

(SUITE)

LE talent de Kaulbach offre des aptitudes multiples et en même temps contradictoires. A l'ironie amère, incisive qu'il eut en partage avec son compatriote Henri Heine, se mêle parfois le sentiment le plus délicat, l'accent le plus aimable. Tandis que d'une main il met en relief les travers de l'humanité, de l'autre il en fait le panégyrique, comme s'il cherchait à adoucir sous la caresse la brûlure des morsures qu'il fait, à cacher par des accessoires charmeurs les traits acérés de son scepticisme. Peu de peintres humoristiques ont su, comme lui, allier la grâce au mordant, la séduction à la malice et aussi au burlesque.

Ainsi que nous l'avons dit au précédent article, la causticité de l'artiste, qui avait diverti toute l'Allemagne par les illustrations du *Reinecke Fuchs*, se donna de nouveau carrière et là où un sérieux à toute épreuve eût été plutôt de mise.

(1) Voir REVUE CANADIENNE de mars 1896, page 131. Kaulbach s'est souvent inspiré des œuvres des poètes allemands. Nous reproduisons aujourd'hui sa *Marguerite aux pieds de la Madone*, d'après le *Faust* de Goethe.

Voigt venait d'édifier la Nouvelle-Pinacothèque de Munich. A ceux qui peuvent ne pas connaître ce musée d'art moderne de la capitale de la Bavière, disons que l'architecte, au lieu de percer les jours de côté, avait imaginé un mode d'éclairage plus rationnel en faisant tomber la lumière d'en haut, de manière à la répartir uniformément et, pour ainsi dire, sans contraste d'ombre. Il fut décidé de remplacer les fenêtres, sur les murs extérieurs, par des fresques décoratives et l'on pensa à Kaulbach pour ce travail. Le sujet de ces fresques, lequel devait assez naturellement se présenter à l'esprit, était l'histoire, sous forme allégorique, du développement des beaux-arts sous le règne du roi Louis. Certes, la tâche est toujours épineuse de faire du grand art et à plus forte raison de l'art lyrique, quand il s'agit de célébrer des événements contemporains et dont les héros portent nos habits étriqués, d'une forme absolument antiesthétique. Kaulbach n'hésita cependant pas à accepter la mission qui lui était offerte; nul mieux que lui, du reste, n'était à même de surmonter les difficultés de l'entreprise. Au lieu de les vaincre ces difficultés, de les briser et de chercher à s'élever dans les sereines régions de la poésie, l'artiste se laisse entraîner par ses penchants humoristiques, ses instincts railleurs, et se rapetissa lui-même tout en voulant rabaisser ses rivaux.

Ignorait-il à cette époque les procédés de la peinture à fresque? c'est ce que nous pouvons affirmer. Toujours est-il que Kaulbach esquissa seulement ses compositions sur toile, fit les maquettes, que Nilson exécuta ensuite sur le mur dans les proportions exigées. Quand les fresques furent découvertes, ce fut un *tolle* général. L'on s'attendait à voir, sous une forme quelque peu solennelle, une apothéose de la période historique qui avait marqué une véritable restauration des arts en Allemagne et spécialement en Bavière. Mais de la surprise on passa à la stupéfaction, de la stupéfaction à la colère mêlée d'indignation, lorsqu'on s'aperçut que, tout au contraire de l'apothéose, l'incorrigible railleur avait fait la satire de l'art officiel et national, en la personne de ses plus illustres représentants, y compris son maître, à lui, le grand Cornélius. Il y ridiculisa en même temps la raideur, la gravité empesée qui est le fond du caractère allemand, et pour lesquels il professait la même antipathie que l'auteur du *Reisebilder*.

Kaulbach avait peut-être attribué à ses compatriotes plus de tolérance qu'ils en ont réellement. Bien que l'on puisse être tout

aussi friand de personnalités à Munich que partout ailleurs, l'amour-propre national, sans compter les vanités blessées piquées au vif, se sentit gravement offensé et se révolta à bon droit devant tant d'outrecuidance. Les récriminations éclatèrent de toutes parts. Fort justement les gens de goût lui reprochèrent d'avoir fait des caricatures de plusieurs mètres de haut ; cela est tout à fait le rebours de l'art ; de plus, s'agissant de la décoration d'un temple dédié à l'Art même, le fait était assez singulier, pour ne pas dire autrement. Les critiques les plus modérés l'accusèrent simplement d'avoir fait une œuvre détestable ; de là à un compliment il y a loin. L'artiste n'eut donc pas les rieurs de son côté, ainsi qu'il avait sans doute espéré, et il s'attira des haines qui lui firent chèrement payer les écarts de son esprit. Un aperçu sommaire de l'œuvre permettra au lecteur de juger lui-même.

L'idée maîtresse de la composition réside dans la lutte des paladins de l'art contemporain contre le faux goût et la routine. Au premier plan, les Trois Grâces, enchaînées et accroupies, semblent prêter l'oreille aux bruits du combat ayant pour but leur délivrance. Dressé sur la plateforme de la prison des déesses, leur Cerbère, un horrible monstre à trois têtes, riposte, par les jets de salive et de flamme de sa triple gueule, aux coups que lui portent les Don Quichotte épris des charmes des belles captives. D'un côté, conduits par Minerve ornée de l'égide, s'avancent en bon ordre les partisans de l'art antique : Thorwaldsen, Winckelmann, Schinkel, Carstens. De l'autre, un cheval de réforme, un Pégase fourbu porte les coryphées de l'école catholique ; c'est Overbeck qui, armé d'un filet à papillons en guise de bannière, cherche à attraper au vol l'insaisissable idéal ou quelque nuageuse abstraction ; c'est Cornelius brandissant au-dessus de sa tête une épée trop lourde pour ses faibles bras ; à cheval sur la croupe, alors, le débonnaire Philippe Veit se tourne vers un quatrième personnage, dont les traits non visibles laissent subsister le mystère et qui, le pied sur une tortue, tente vainement d'enfourcher aussi la rossinante transformée en Pégase.

Quand les personnages visés, les intéressés, se virent ainsi figurés, naturellement ils jetèrent les hauts cris. Mais quel était le mystérieux personnage à la tortue, qui avait le visage caché par son bras ? Plusieurs, entre autres Schnorr de Carolsfeld, Schadow, voulurent être cet inconnu et le premier prit même la plume en se

faisant l'interprète des récriminations de tous. En cela, il eut peut-être tort ; dans ce cas, un dédaigneux silence était plutôt de mise, car le vieil artiste s'exposait à faire maître chez les autres la pensée que sa susceptibilité n'avait d'autre motif que la jalousie de métier. Il est à remarquer qu'il n'y eut pas que les catholiques pour se trouver offensés de voir leurs maîtres vénérés mis en caricature, les protestants eux-mêmes trouvèrent cette bouffonnerie déplacée.

L'œuvre, sérieuse au fond malgré tout, a des qualités de facture, de conception que l'on doit reconnaître. La postérité peut et pourra, peut-être, reprocher à Kaulbach d'avoir affublé du manteau du ridicule son maître Cornélius, dont les leçons et la protection lui furent profitables. Quant à la critique, elle lui reprochera toujours et avec raison d'avoir introduit la caricature dans le grand art, deux choses inconciliables. Chez lui le grotesque s'allie souvent au solennel. Si en cela il a voulu imiter Shakespeare, il a sans doute eu tort ; mieux vaut s'inspirer des qualités des devanciers que de leurs défauts.

*
* * *

Ceux qui ont visité l'Exposition de Paris de 1855—ce n'est déjà plus d'hier!—se rappelleront probablement un énorme carton qui était suspendu dans la galerie réservée aux sculptures. Dans une composition d'un jet puissant, au milieu de pendentifs, de bouts de frise et de trumeau, Kaulbach y représentait l'épisode qui fut le point de départ de la dispersion des races et faisant partie de son histoire de la civilisation humaine. La *Tour de Babel* est certainement l'œuvre capitale, l'œuvre la plus caractéristique du maître allemand ; on peut même ajouter qu'elle est l'une des plus étonnantes de l'art moderne. Seulement elle a le défaut commun à la plupart des compositions de l'artiste : la surabondance d'intentions et d'idées. Trop de science, trop de facilité, trop de richesse d'imagination ; un entassement sans raison de Pélion sur Ossa que le spectateur est inhabile à démêler. Aussi, parlant de cette toile, About put-il dire avec assez de justesse, qu'un commentaire français lui serait nécessaire, ainsi qu'il en avait été pour le livre de Kreutzer, la *Symbolique*, expliqué par Guigniaut.

Mais si nous relevons les critiques auxquelles cette œuvre par trop complexe donna lieu, il est juste, en revanche, d'en énumérer

les qualités et les beautés. Eh bien, cette toile représentant la grande déroute des nations, offre dans son ensemble grandiose une puissance et une énergie singulières ; elle frappe et émeut non seulement dans son aspect général, mais les figures sont pleines de mouvement et les têtes, avec des expressions diverses, trahissent toutes l'épouvante, l'effroi de l'inconnu, de l'invincible. S'il y a de l'enchevêtrement, de l'obscurité dans l'idée de ses compositions mi-historiques, mi-philosophiques, il n'en est pas ainsi dans l'arrangement. On ne peut que louer l'ordonnance des groupes, cette harmonie qui relie entre elles les parties les plus éloignées du tableau et assigne à chaque chose un rang nécessaire ; le balancement équilibré des effets, des tonalités correspond à l'eurythmie de l'arrangement, et dans chaque détail l'artiste, avec un art peu commun, sait faire jaillir des beautés toujours différentes et toujours nouvelles. Il sait trouver des formes élégantes, des poses gracieuses et, doué d'une grande finesse d'observation, il s'attache à rendre avec un accent vrai les impressions, les mouvements de l'âme de ses personnages ; il fouille les traits qui révèlent des caractères, les met en relief en des situations souvent ingénieuses et toujours imprévues. Enfin il exerce sa sagacité sur les matières les plus opposées et les plus variées. Toutes ces qualités d'action, de spontanéité, d'audace, d'ordonnance, de composition sont encore rehaussées d'un dessin impeccable, de l'éclat du coloris et de l'attrait, du piquant de l'humour.

On a reproché à Kaulbach de manquer d'individualité et de conviction ; son éclectisme ne le rattache à aucune école et lui fait faire des emprunts à toutes. Cela provient de ce que l'artiste a usé et abusé d'un don qu'il avait à un haut degré : la facilité. Il a voulu être universel et réunir tous les styles, toutes les écoles ; d'où parfois ces heurts, ces terribles dissonances dans certains de ses tableaux, où le gothique, la renaissance, le moderne s'entrechoquent et forment tout un capharnaüm. Et cette facilité, ce talent d'assimilation se pénètre de science, beaucoup de science, trop même, car il en fait un étalage abusif. L'inspiration chez lui est puissante, régulière ; seulement, en l'étudiant, en l'analysant, en la disséquant, il lui fait perdre en plus d'un cas son charme le plus pur, c'est-à-dire le naturel et l'ingénuité. Science et facilité ! Là est le secret de sa force, mais là aussi le germe de ses défauts. Il ne suffit pas en art de bien savoir, il faut aussi bien sentir.

Le maître s'est exercé dans tous les styles ; de même il a abordé tous les genres et fait vivre sous son crayon toutes les phases du sentiment. De l'idylle il passe à l'épique, du burlesque au tragique, pour ainsi dire sans effort, sans transition. Il n'est pas de riant fantôme, de céleste vision qu'il ne puisse évoquer et retracer à l'instant de son moelleux pinceau, tandis que à côté il fera vibrer les accents les plus durs et les plus farouches : après avoir élevé son esprit vers le sublime et le solennel, tout à coup, sans que l'on s'y attende, il fait une pirouette et esquisse un pied de nez. Tel est Kaulbach : un composé de philosophie et de scepticisme, d'incrédulité et de mysticisme, de sentimentalisme et de raillerie, de naturalisme et de spiritualisme, de tristesse et de sarcasme, mais où domine toujours le trait d'esprit vif et moqueur.

* * *

Créateur dans toute la force du terme, il apporta constamment une grande ardeur au travail. Au nombre de ses productions plus importantes, il faut encore citer, par ordre de date : la *Bataille de Salamine* ; le *Mariage d'Alexandre et Roxane*, l'*Ouverture par Othon le Grand du tombeau de Charlemagne à Aix-la-Chapelle*. Nous nous sommes étendu assez longuement sur les autres principales œuvres, en faisant connaître les qualités et les défauts de l'artiste, pour que nous n'ayons pas à analyser celles-ci. Du reste, elles n'offrent pas de caractéristiques spéciales indiquant un aspect nouveau de la technique, non plus de l'humour du maître.

En plus de ces travaux considérables, Kaulbach trouva encore le moyen d'exécuter de nombreux portraits et dessins. Ses illustrations des principales scènes des œuvres de Shakespeare révèlent la souplesse de son crayon, les ressources de son imagination comme de sa technique. On peut en dire autant de ses illustrations des Évangiles, qui abondent en scènes charmantes. Les esprits superficiels peuvent facilement se laisser éblouir par l'élégance parfois un peu maniérée de cet art et préférer ces dernières illustrations à celles d'Overbeck. Cela dépend du point de vue où l'on se place et de la manière d'envisager les choses.

Le symbolisme *humanitaire* de Kaulbach séduit, enveloppe par le charme extérieur, la grâce du geste, un certain ondolement de lignes qui caresse l'œil. L'artiste sait rendre les beautés de la na-

ture, faire ressortir l'attrait des êtres et des choses ; mais il est des sentiments qu'il ignore : ceux de la foi et de la piété.

Le symbolisme *chrétien* d'Overbeck, sans avoir pour parure tout ce dont la magie du talent enrichit le précédent, dans sa douce simplicité nous émeut autrement et donne une direction plus haute à nos pensées. Les personnages bibliques du chef de l'école catholique portent l'empreinte d'un sentiment austère qui a sa source non dans la nature, mais dans les convictions de la foi qui élève la pensée vers Dieu. Le maître sent ce qu'il exprime : il donne à ses Apôtres, à ses Saintes Femmes, un sentiment profond de recueillement ; leurs traits portent la pénétration du divin, l'irradiation du beau infini.

Eug. Aubert



CONDAMNÉ
d'après Gabriel Max

EPISODE MIRACULEUX

I

LA sœur Marie, comme toutes les âmes simples, n'a guère d'histoire. Son père était autrefois un cultivateur de Sainte-Anne-des-Plaines, qui, plus tard, est venu s'établir à Montréal comme tailleur de pierre. Marie Chapleau, fort jeune encore, entra à l'Hôtel-Dieu comme sœur tourière. C'est là que nous l'avons connue, et qu'elle nous a fait le récit de sa longue et douloureuse maladie, terminée glorieusement d'une façon qui nous paraît miraculeuse.

Comme on le sait, dans les couvents, la sœur tourière ne prononce pas les mêmes vœux que les autres religieuses ; elle n'est pas condamnée à la clôture perpétuelle. C'est même un de ses principaux devoirs de faire au dehors les innombrables courses que nécessite l'administration d'une maison comme celle qui nous occupe, contenant 84 religieuses et 230 patients. La sœur tourière répond aussi aux visiteurs qui se présentent ; puis elle veille et soigne les malades, à son tour, comme ses compagnes.

Dans les moments libres que lui laissaient ses devoirs de portière, Sœur Marie avait comme occupation spéciale, le raccommodage des bas de toute la communauté, ce qu'elle faisait avec infiniment de soin et d'activité, heureuse d'être l'humble servante des servantes du Christ. " Quel métier ! murmuraient en sortant les gens du monde, la bonne sœur croit peut-être que c'est la vie ça ! Quelle pitié ! " Cependant l'aiguille allait son train, remettant en place les mailles prêtes à s'échapper, courant à droite, à gauche ; les laines se croisaient, s'unissaient, se pressaient, et l'on avait bientôt un tissu solide, presque une broderie, là où le jour et l'air pénétraient naguère sans discrétion. Et Sœur Marie, joyeuse, déposait le bas repris pour en reprendre un autre.

Telle qu'elle était, son existence lui plaisait. C'est qu'il y avait tout au fond de son être une autre vie plus vraie, et pleine de

splendeur celle-là, la vie intérieure, dont les joies échappent au monde sensible.

Or Dieu, qui aime les petits, contemplant souvent cette belle âme. Elle lui sembla un jour au-dessus des petits bonheurs de ce monde. Il voulut lui imprimer le cachet des élus et lui offrit sa croix. Il arrive parfois, dans la voie qui conduit à la perfection, qu'une âme éprouve au début une certaine jouissance à se sacrifier à son devoir ; elle se croit alors tout près de son Seigneur. Mais soudain Il s'éloigne, ou plutôt Il s'élève ; et l'âme, éprise de son divin modèle, poursuit à travers les déchirements et les larmes l'ascension merveilleuse qui conduit à l'héroïsme des plus grandes vertus.

Sœur Marie voulut suivre le Dieu de la croix, et pendant deux longues années sa volonté, comme son être tout entier, fut rivée à l'immortel trophée de toutes les victoires : son cœur puisa dans la sève de ce bois mystérieux la grâce qui console et illumine, comme des rayonnements d'aurore dissipent la nuit.

II

C'était le 12 mai 1892, Sœur Marie s'en allait à la buanderie, chargée d'un énorme paquet de bas, lorsqu'elle glissa soudain sur le trottoir humide et tomba ; dans la chute sa jambe heurta violemment l'angle d'une des planches du pavé et il en résulta une lésion grave. Le Dr Brunel, appelé auprès de la malade, déclara qu'il y avait eu tension violente et déplacement des muscles.

Cependant, au bout de deux mois, Sœur Marie put marcher, non sans peine ; mais, quelques jours après, voulant aider une autre sœur à déplacer une chaise fort lourde, elle s'appuya un peu fortement sur sa jambe malade : les muscles se déplacèrent de nouveau. Il s'ensuivit une inflammation et notre malade redevint impotente. Une nouvelle amélioration se produisit après quelques mois de repos, et le jour vint où elle put enfin sortir en voiture. Il faisait une de ces journées ensoleillées d'automne qui inondent de vie nouvelle les pauvres malades. Les oiseaux organisaient un dernier concert sous un ciel déjà pâli ; des feuilles aux tons chauds voyageaient dans l'espace poussées par un vent tiède. Sœur Marie, ravie du spectacle de la nature en fête, sentait en son cœur un immense espoir de guérison.

Hélas ! les ombres allaient bientôt descendre sur cette vie qui un instant semblait baigner dans la félicité.

Tout à coup le cheval qui conduisait les deux religieuses glissa sur le pavé et menaça de s'abattre ; Sœur Marie, voyant s'approcher à grande vitesse le tramway électrique, fut effrayée ; elle sauta de la voiture et s'appuya sur un arbre qui bordait la route ; mais elle sentit à la jambe une grande douleur, et, cette fois, la pauvre malade dut retourner à l'infirmerie, où elle fut torturée pendant deux longues années ! Sœur Marie connaissait la résignation, c'était une nature douce, et, malgré ses souffrances, sa vie continua de couler comme l'humble ruisseau calme et transparent, en dépit des boues et des chardons de la route.

Bientôt elle ne put toucher la jambe malade, un seul mouvement de la main droite donnait aussitôt à tout ce côté des douleurs aiguës. Il ne fallait plus songer à marcher : elle dut donc accepter un fauteuil d'impotente. Qui dira les angoisses de la malade quand elle put mesurer enfin l'étendue de l'épreuve qui pesait sur elle ? En face de cette réalité, toute espérance disparaissait, et le découragement venait mordre au cœur la malheureuse infirme.

C'en était fini de sa vie active d'autrefois ; finies les longues veilles auprès des malades ; finis les doux entretiens aux genoux du Sauveur et les courses au jardin au milieu des parterres fleuris ! Ils étaient déjà loin ces moments qui avaient été son bonheur ! La vie que Dieu lui avait d'abord donnée avec largesse semblait maintenant décliner, mais elle ne s'en allait pas sans lutte. Chaque parcelle d'activité qui lui était refusée ajoutait une douleur morale aux douleurs physiques déjà si grandes. L'intensité du désir de vivre est telle chez quelques malades, qu'elle fait un martyr et une éternité des dernières heures que Dieu leur accorde sur la terre. La sœur Marie n'en était pas là. On ne craignait pas encore pour ses jours, quoique tout le système fût ébranlé par des souffrances presque constantes ; et la Faculté avait décidé qu'elle pouvait conserver encore longtemps ce semblant de vie qui était devenu pour elle une immense lassitude. Elle regrettait l'usage perdu de ses jambes, elle s'attristait d'être un membre moins utile dans cette communauté qui était devenue sa famille ; elle souhaitait ardemment le retour de ses forces disparues. Mais au milieu de cette tourmente de dépression morale, qui voilait parfois la sérénité de cette nature profondément chrétienne, la grande voix de la

conscience s'élevait, ferme et vibrante comme le clairon des batailles au-dessus des obscurités de la mêlée. Et cette voix d'une autorité supérieure lui faisait dire : "*Fiat!* Non pas ma volonté, Seigneur, mais la vôtre."

III

Ainsi passèrent plusieurs mois ; à la suite de divers remèdes recommandés et employés, la jambe de la malade devint très enflée et couverte de rougeurs et d'abcès. La bonne sœur se faisait transporter d'un endroit à l'autre sur son fauteuil roulant. Quand i s'agissait d'entrer à la chapelle, elle se traînait péniblement sur des béquilles, au prix de grandes souffrances ; et si par hasard, dans un moment de distraction, elle posait son pied à terre, elle en éprouvait alors dans les nerfs des déchirements qui se prolongeaient pendant des jours entiers.

Six mois avant le pèlerinage de Sœur Marie à Sainte-Anne, la Supérieure de l'Hôtel-Dieu fit appeler le Dr Mignault. M. le docteur Mignault est un homme dans la maturité de l'âge, jouissant d'une excellente réputation due à sa vertu et à ses talents. Il crut à un rhumatisme articulaire et prescrivit en conséquence. Mais bientôt la malade ne put garder aucun des remèdes ordinaires et l'on dut se borner au traitement externe, qui consistait en onguents, huiles et liniments destinés à cicatriser les plaies qui se formaient sans cesse sur la jambe, et à assouplir les muscles devenus raides et sans ressort.

Toutes les ressources humaines ayant échoué, à qui s'adresserait-on désormais ?—A Celui qui donne la vie ou qui l'ôte, selon qu'Il veut faire éclater sa gloire dans les âmes !

Pendant ces deux années de 1892 à 1894, on avait déjà beaucoup prié à l'Hôtel-Dieu pour la guérison de la bonne sœur. On commençait et on finissait des séries de prières, auxquelles Sœur Marie s'unissait de tout son cœur. Mais à partir de ce moment on redoubla les supplications, et pendant une neuvaine adressée à Notre-Dame de Campo-Cavallo, on pria si ardemment, qu'une confiance illimitée envahit tous les cœurs. Elle alla grandissante jusqu'à ce qu'elle devint presque une certitude. Sœur Marie goûtait déjà par avance le bonheur des forces revenues et du mal disparu. L'aurore du neuvième jour se leva, c'était l'instant de la suprême

espérance. Les heures s'écoulèrent, le soleil baissa à l'horizon ; les ombres enveloppèrent bientôt le grand hôpital : la guérison n'était pas venue. La résignation de la malade, déjà grande, devint plus grande encore par un merveilleux effet de la grâce d'en haut. Peut-être cette grâce était-elle infiniment plus grande que celle qu'elle sollicitait et qu'elle devait obtenir plus tard. Mais les deux étaient nécessaires, la première pour que cette âme dans son abnégation s'unît à Dieu pour l'éternité, et la seconde pour que la puissance du Seigneur en même temps que la gloire de sainte Anne fussent manifestées au milieu des hommes d'une manière visible.

Donc Sœur Marie fit à Dieu le sacrifice complet de l'usage de ses jambes ; elle accepta sans murmure l'immobilité presque complète à laquelle la Providence la condamnait. Elle entra à pleines voiles dans le domaine de la générosité entière, là où l'on goûte la vraie paix, parce que l'on voit mieux les célestes horizons. A ce renoncement complet d'elle-même s'adjoignit un nouveau sentiment de reconnaissance envers le Créateur. Sœur Marie remerciait Celui qui l'éprouvait ainsi, de lui laisser ses mains pour égrener son rosaire !

Au mois de juin 1894, les Pères du Saint-Sacrement organisèrent un pèlerinage à Sainte-Anne de Beaupré, et pour stimuler le zèle des personnes qui s'occupaient de la vente des billets, les Pères offrirent un billet gratuit à toute personne qui en vendrait douze ; et c'est ainsi qu'une bonne dame qui avait réussi à placer deux douzaines de ces billets vint en offrir un à l'Hôtel-Dieu en reconnaissance des services qu'elle y avait autrefois reçus. Il fut décidé que Sœur Azilda, qui est aussi une des sœurs tourières, accompagnerait à Sainte-Anne Sœur Odile déjà très avancée dans la phthisie ; mais Sœur Odile pria la Mère Supérieure de l'exempter de ce voyage, vu, disait-elle, que le sacrifice de sa vie était fait depuis longtemps. Il fut complètement accepté le 3 avril 1895, jour où la bonne sœur finit le grand pèlerinage qui conduit à la patrie éternelle.

Dans ces circonstances on s'adressa à Sœur Marie, et elle partit pour Sainte-Anne le 23 juin 1894, décidée à supplier avec une très grande foi la mère de la Vierge. Ces départs de pèlerinage sont touchants quand l'on veut bien élever son esprit au-dessus de l'agitation nécessairement attachée à tout grand rassemblement de cette espèce. Toutes les misères humaines, physiques et mo-

rales, s'unissent pour pousser vers le ciel un cri vibrant de foi et d'espérance. Des centaines d'âmes tressaillent de la même ardeur et une immense chaîne, toute de charité, les réunit. L'essence même de toutes ces vies forme un courant unique dont l'espoir est la grande force. Et ainsi s'acheminent vers le sanctuaire de l'aïeule du Christ, les boiteux, les paralytiques, les aveugles, et tous ces autres malades, hélas ! plus infirmes, que le doute et les passions du siècle maîtrisent.

IV

Le vapeur glisse lentement sur notre admirable fleuve. Bientôt s'éteint le bruit tumultueux de la grande ville qui s'endort, et alors montent vers le ciel azuré des cantiques naïfs.

Sainte Anne, ô douce patronne,
 Nous sommes à vos genoux :
 Toujours vous êtes si bonne ;
 Implorez Jésus pour nous !

A votre prière,
 Comme à la voix de Jésus,
 L'aveugle voit la lumière,
 L'infirmes ne boite plus.

Le souffle du soir porte sur ses ailes ces envolées de prière ; les arbres de la rive semblent s'approcher pour entendre, et les hymnes pieuses ont pour accompagnement les bruissements de la vague. Vers Sainte-Anne doucement vogue le *Trois-Rivières*, et vers elle aussi s'en vont tous les cœurs.

Les pèlerins étaient au nombre de 900, et le lendemain dès l'aurore, quand Sœur Marie vit défiler le long cortège, elle sentit une ferme confiance envahir son âme et la joie pénétrer tout son être. Les cloches réveillaient gaiement la nature, la lumière grandissante inondant l'horizon faisait rayonner la terre entière, la rosée étincelait dans les champs, la mer était lamée d'argent, le ciel avait des transparences de tons veloutés, une douce félicité flottait dans l'air comme s'il eût été imprégné de vie surnaturelle. Sœur Marie, pénétrée de cette sérénité particulière à la terre des miracles, laissait son âme s'élancer vers la patrie céleste en des aspirations d'une douceur infinie. Elle s'était bien longtenips résignée, et voilà maintenant qu'elle commençait à tout espérer. Pour ce voyage de Montréal à Sainte-Anne notre pauvre infirme s'était fait fixer au

membre malade une énorme jambe de bois qui avait appartenu à un boiteux mort à l'Hôtel-Dieu. Et de cette manière elle pouvait replier au genou sa jambe souffrante et l'empêcher de toucher le sol. Une tringle de bois reliée à cette jambe d'emprunt montait jusqu'à la hanche, et y était retenue par un cordon attaché à la taille. Aidée de cet appareil, Sœur Marie pouvait un peu circuler sans le secours d'autrui. Dans la plupart des églises, les statues des saints et des saintes sont en général sur des autels, dans des chœurs séparés de la nef par des balustrades. Au sanctuaire de Beaupré il en est autrement : sainte Anne est plus accessible, plus près de la foule ; elle semble faire un pas vers les suppliants. Et pour les mieux voir, elle est très élevée, tout au sommet d'une colonne d'albâtre oriental, appuyée sur un joli piédestal en marbre. Il faut lever les yeux vers le ciel pour sentir son regard s'abaisser sur nous. Et quel regard ! Celui de la compassion touchée des misères humaines ; celui de l'aïeule tendre qui sent les souffrances de ses petits-enfants. Un regard triste, plein de compassion et d'amour. Un regard qui s'abaisse et qui élève !

En entrant dans l'église, Sœur Marie fixa ses yeux sur la grande Sainte, et lui adressa ces mots : " On m'envoie ici pour être guérie, bonne sainte Anne, et je *crois* que je vais l'être." La malade prononça-t-elle vraiment ces paroles, ou les exprima-t-elle dans un regard, dans un soupir ? Elle ne le sait plus elle-même ; mais c'était ce sentiment qui dominait tous les autres dans son cœur. Elle avait la foi qu'il fallait pour arracher au ciel ses faveurs.

V

Le grand sacrifice commençait à monter vers le ciel avec les nuages de l'encens. Le recueillement se faisait profond. Dans la voûte bleue les étoiles d'or scintillaient sous la lueur des cierges ; le baldaquin de marbre semblait plus blanc, plus transparent entouré de merveilleuses gerbes de roses, de lis aux calices d'or, et de milliers de campanules. Les rayons de soleil, traversant les vitraux colorés, éclairaient tout en haut de la nef des scènes de miracles dont un artiste avait voulu fixer le souvenir. En regardant ces tableaux, on se serait cru aux temps évangéliques. Les boiteux marchaient, les aveugles voyaient, les malades recouvraient la santé. Les malades ! Hélas ! après dix-neuf siècles, le nombre

n'en avait pas diminué, et parmi ces pèlerins, presque tous avaient au cœur quelque blessure.

Quand la cloche de l'élevation annonça que le Maître allait paraître, il y eut un frémissement, et chacun se prosternant, sembla dire dans l'intimité de son cœur, comme Marie, sœur de Lazare : " Enfin, Seigneur, vous voilà ! Où donc étiez-vous ? "

Sœur Marie semblait se reposer dans le Seigneur ; son être était tout entier rivé au cœur du divin Sauveur, planait au-dessus de la terre dans une ardente supplique. La procession des fidèles qui s'acheminaient vers la table sainte la ramena à la réalité des choses. Elle s'avança pour recevoir l'hôte divin, et détachant de sa taille son énorme jambe de bois, elle s'agenouilla au balustre.

Après la communion, Sœur Marie se releva, *posa sûrement sa jambe malade sur le parquet, s'y appuya fortement*, et retourna à sa place sans le moindre effort, marchant comme autrefois !

Qu'était-il arrivé ? Que s'était-il passé ? Sainte Anne, tout doucement, dans une caresse, avait enlevé tous les germes de la maladie. Il n'y avait eu aucun choc nerveux, aucune commotion physique, aucun accroissement de souffrance. Sœur Marie s'éveillait d'un pénible rêve qui avait duré deux ans ! Ou plutôt n'était-ce pas maintenant le rêve, cette absence de douleur, cette force nouvelle qui l'envahissait à flots ? La guérison était venue si doucement, si simplement, que Sœur Marie se rendait à peine compte du prodige accompli.

La foule n'avait pas senti le surnaturel passer au milieu d'elle. Chacun de son côté, individuellement, priait, soupirait, suppliait. Une puissante oraison composée de mille cris divers, mais uniformes en leur variété, montait vers l'Éternel !

L'humble malade que la grâce avait favorisée adorait prosternée les grandeurs du Tout-Puissant. Pendant deux heures elle resta agenouillée. Une agitation continue lui disait que le Seigneur l'avait visitée, et une sorte d'effroi s'emparait d'elle en face de cette transformation subite et totale. Elle croyait à la réalité et cependant elle craignait le retour de ce qui n'était plus qu'une chimère du passé. Elle était écrasée par le changement troublant qui s'était opéré en elle. Était-ce vraiment la vie entière qui lui était revenue ? Le mal douloureux avait-il vraiment fui devant le souffle du Maître souverain ? Allait-elle maintenant marcher comme tout le monde ? — " Quoi ! Seigneur ! mais je n'ai pas mérité cette

faveur, soupirait la pauvre sœur.” Une force intérieure lui disait : Lève-toi et marche ; mais se réfugiant de nouveau dans son humilité, Sœur Marie répondait : “ Mon Dieu, je veux vous aimer toujours, quoi qu’il arrive ; mais je ne suis pas digne d’un tel prodige.” Des larmes d’une douceur infinie coulaient le long de ses joues. L’église était presque déserte, et Sœur Marie, toujours agenouillée, prolongeait son action de grâces avec une ferveur infatigable ; remerciant Dieu de tout : de l’avoir guérie, s’il en était ainsi, ou de lui rendre son infirmité si telle était sa volonté. Enfin, elle se leva et se mit à marcher. Plus d’une fois elle se sentit défaillir en longeant la haute colonnade de l’église ; non qu’elle éprouvât la moindre douleur, mais parce que son émotion l’écrasait. Il n’y avait plus à douter, la santé était revenue dans ce membre tout à l’heure encore si souffrant. Sœur Marie n’éprouvait aucune douleur à marcher, pas même de fatigue ; seule une certaine raideur dans la jambe lui rappelait que là avait été le mal. Elle traversa toute l’église très rapidement, suivie de Sœur Azilda qui l’avait accompagnée.—“ Ma sœur, êtes-vous donc guérie ? ” dit cette dernière, dès qu’elles furent dehors.— Voyez plutôt, répondit Sœur Marie, et elle précipitait le pas, s’inclinant de toutes ses forces sur le membre autrefois malade. Je touche ma jambe, je m’appuie dessus. Je la maltraite, elle ne se venge pas.”

VI

Les deux religieuses se rendirent au couvent des Sœurs de la Charité pour déjeuner. Mais Sœur Marie ne put rien manger ; tellement elle était suffoquée par l’émotion et la certitude qu’elle avait été touchée par la main de Dieu d’une manière sensible. La conviction que sainte Anne, du haut du ciel, avait écouté ses prières et les avait transmises au Créateur, la jetait dans une véritable extase de bonheur reconnaissant. Ces sentiments gagnèrent bientôt ceux mêmes qui l’approchaient et, malgré l’avidité que l’on avait de la voir et d’entendre de sa bouche le récit de sa guérison, on ne l’interrogeait qu’avec un certain respect. Ce n’est pas en vain que le miracle se produit quelque part ! Les lois de la nature en reçoivent quelque atteinte dans ceux mêmes qui n’en sont que les témoins.

Il tardait à Sœur Marie d’être seule, de calmer dans la prière et

le recueillement les trépidations de son cœur inondé de délices. Elle se rendit à l'église, où elle s'agenouilla et pleura ; tant il est vrai que les grands bonheurs accablent, tout comme les grands chagrins. Elle remercia longuement, généreusement, avec toute l'ardeur que lui communiquait sa vie nouvelle. Elle voulut aller à la *Scala Santa* ; et sous les yeux de Sœur Azilda, paralysée par la stupéfaction, elle monta à genoux les saints degrés ; elle fit une longue station devant chacune des statues de Jésus souffrant dans la passion. Ces actions de grâces se terminaient souvent par des sanglots, mais ces larmes étaient plus douces qu'un sourire.

Elle se rendit enfin chez les Pères Rédemptoristes pour faire le rapport de sa guérison instantanée. La nouvelle avait déjà parcouru tous les groupes du pèlerinage, et de tous les côtés on se portait sur les pas de Sœur Marie. Quelques âmes simples se contentaient de la regarder marcher ; des larmes mouillaient leurs paupières, et, sans poser une question, sans murmurer un mot, elles poussaient vers Dieu des soupirs d'admiration et de reconnaissance. D'autres ne pouvaient se rassasier d'entendre le récit miraculeux avec ses circonstances, ses incidents et tous ses détails ; ils prenaient un intérêt pieux à suivre pas à pas, dans sa longue chaîne de bienfaits, la divine Providence. Ils croyaient ainsi palper en quelque sorte le surnaturel et ses manifestations. Tous commentaient dans l'allégresse l'événement du jour, et, quoique surabondante, leur joie n'était mêlée d'aucune surprise ; leur foi ne permettait pas l'étonnement.

Les malades, les infirmes, ceux qui n'étaient pas guéris, transportés d'un suprême désintéressement, oubliaient leurs infortunes et publiaient très haut la puissance de la grande thaumaturge. Les enfants auxquels on montrait la miraculée, sans saisir complètement la faveur visible et éclatante tombée du ciel, se mettaient à sa suite et lui formaient un cortège.

Qui sait si des anges, venus des voûtes lumineuses au moment du miracle, n'étaient pas en ce moment mêlés à cette population pleine de foi et de reconnaissance !

VII

Le retour se fit sans aucune fatigue. Sœur Marie était bien guérie ; la cavité produite sur la jambe par la chute qui avait causé tant de souffrances, était même disparue.

Quand l'heureuse miraculée rentra à l'Hôtel-Dieu, chacun remarqua l'expression de douce joie et de sereine béatitude qui brillait sur cette physionomie, autrefois la peinture de la souffrance résignée.

Il y eut au monastère, comme à Beaupré, même avidité de voir et d'entendre, même explosion de bonheur, mêmes élans spontanés de gratitude émue.

Pendant que Sœur Azilda, absolument exténuée par la fatigue et les nuits sans sommeil, brisée par les émotions du spectacle dont elle avait été témoin, se reposait dans sa cellule, Sœur Marie parcourait en tous sens la communauté, les salles des malades, etc., etc., avec les délices d'un prisonnier dont les fers sont tombés et la joie exubérante des enfants en fête. Elle pleurait, et riait tout à la fois. Et partout, et à chaque instant, à travers les larmes et l'expression de sa jubilante allégresse, montait de son cœur une silencieuse prière de reconnaissance. C'est que chaque coin, chaque endroit lui rappelait ses misères surnaturellement disparues; et chacun de ses souvenirs devenait une action de grâces.

Sœur Marie fait maintenant la vie de tout le monde. Depuis bientôt deux années que s'est opérée sa guérison, elle n'a éprouvé aucune douleur; ses jambes ont une vigueur grandissante. Toute sa nouvelle vie, ses forces, son cœur, son intelligence sont au service de sa communauté. Le souvenir du passé soutient son âme à travers les luttes du présent, et l'empêche de craindre l'avenir. A ceux qui souffrent et qui pleurent elle dit: "Allez à sainte Anne!"

Angeline Routhier.

Voici le certificat délivré par le docteur Mignault, au sujet de la guérison que nous venons de raconter :

Hôtel-Dieu, Montréal, 31 juillet 1894.

Je certifie par les présentes que la sœur Marie Chapleau, de l'Hôtel-Dieu, a été pendant longtemps sous mes soins.

Elle souffrait d'une périostite chronique au tibia gauche, ce qui rendait sa marche très difficile et très douloureuse.

Tous les médicaments employés, et même un repos de deux années, furent inutiles.

Après un pèlerinage à Sainte-Anne de Beaupré, tous les symptômes de la maladie disparurent ; et l'examen du membre malade m'a permis de constater qu'il n'y restait aucune inflammation ni douleur.

Je n'ai aucune hésitation à déclarer que cette guérison soudaine est en dehors des lois ordinaires de la nature.

L.-P. Mignault, M. D.





Composition de J.-B. LAGACÉ.

LE THEATRE CHEZ LES JESUITES

LA fin du mois de mai a vu la fête du Rév. P. Recteur du collège Sainte-Marie et la réunion annuelle de l'Association des anciens élèves de ce collège. C'est une fête que le public intelligent de Montréal voit revenir chaque année avec plaisir, bien certain d'avoir une soirée agréable à passer au milieu de jouissances intellectuelles beaucoup plus relevées que celles que l'on trouve dans les théâtres qui malheureusement abordent maintenant dans notre ville (1).

Cette année, le beau drame de M. le vicomte H. de Bornier, *les Noces d'Attila*, tenait la scène. Il a perdu un peu par les arrangements nécessités pour le rendre propre à paraître sur la scène d'un collège, mais tel qu'il a été rendu, il reste encore bien beau.

Une des choses que cette fête annuelle fait ressortir, c'est l'union qui existe entre tous ceux qui fréquentent et ont fréquenté ces collèges des Jésuites. Nous voyons en effet des jeunes gens sortis du collège Sainte-Marie depuis plusieurs années, venir se joindre aux élèves actuels, et prendre des rôles dans les pièces jouées à l'occasion de la fête des Recteurs. Cette année M. Paul Lacoste, sorti du collège depuis deux ans, a admirablement rendu le rôle d'Attila ; deux autres anciens élèves, MM. Raoul de Lorimier et Arthur Laramée, s'étaient aussi joints aux élèves actuels pour se partager les autres rôles. Tous se donnent la main pour fêter leur *Alma mater* ; c'est ainsi qu'un jeune artiste d'avenir, M. J.-B. Lagacé, ancien élève lui aussi, a croqué une scène dans chaque acte de la pièce, tel que représenté sur le théâtre du collège ; nous les reprodisons en tête de cet article.

(1) Dans un prochain article sur *les Origines du théâtre moderne*, nous verrons comment une institution, dont les commencements furent des plus purs et des mieux calculés pour élever le cœur et l'âme, a dévié de sa route et est devenue une cause de démoralisation et de dégradation.



Composition de J.-B. LAGACÉ.

ACTE I. SCÈNE IV.

HERNOCK

Eh bien ! de cet affront ton sang sera le prix !
Défends-toi, si tu peux !

ATTILA

Bas les armes, mes fils !



Composition de J.-B. LAGACÉ.

ACTE II. SCÈNE VII.

HERRIC

Non, mon fils (de ce nom encore je te nomme),

Non, mon fils, il a menti, n'est-il pas vrai, cet homme ?



Composition de J.-B. LAGACÉ.

ACTE III. SCÈNE V.

HERNOCK

Voici ta hache, père ;
 Elle et moi, nous t'avons bien servi, je l'espère,
 Et nous pourrons encor te servir au besoin.



Composition de J.-B. LAGACE.

ACTE IV. SCÈNE III.

La hache que j'apporte,

A ton tour cache-la jusqu'au moment propice.

Nous ne ferons pas une analyse de la pièce de M. de Bornier, nous craindrions de la déflorer, il faut la relire en entier pour en goûter toutes les beautés ; mais nous profiterons de l'occasion pour entretenir nos lecteurs du théâtre scolaire, surtout de celui des collèges des Jésuites, qui de tout temps fut de beaucoup le plus remarquable. Cela s'explique par le fait que les Jésuites ayant toujours considéré l'exercice de la scène, honnêtement pratiquée et sagement réglée, comme une aide puissante pour la culture de l'esprit et de la mémoire, pour le développement des caractères et des sentiments, lui ont donné plus de soins. Ajoutons à cela que leurs élèves, se recrutant ordinairement parmi la noblesse et l'aristocratie, sont obligés de donner plus de place à l'étude de la déclamation et des belles manières. C'est un des motifs qui ont présidé à l'introduction, vers 1650, des ballets comme intermèdes des drames représentés dans leurs collèges.

Traversons l'Océan. Dans la patrie de nos ancêtres, en Normandie, nous trouverons à Caen, un ancien collège des Jésuites, le collège du Mont, dont le théâtre fut célèbre à plus d'un titre. Il nous offrira un sujet d'étude intéressant.

Longtemps avant qu'il y eût de salle de spectacle permanente dans la ville, ce qui n'advint que vers le milieu du XVIII^e siècle, la ville de Caen, comme d'ailleurs le plus grand nombre des villes de province, dut se contenter des spectacles donnés par les élèves des collèges; tout comme dans notre bonne ville de Montréal jusqu'à ces dernières années.

Caen possédait plusieurs collèges dont les principaux et les plus anciens sont le collège des Arts et le collège du Mont ; le premier, fondé trois ans avant l'autre, était directement sous le contrôle de l'Université, tandis que le second, quoique affilié à l'Université, était confié aux Jésuites.

Une rivalité qui eut des phases aiguës, comme nous le verrons plus loin, s'établit entre les deux collèges. Cette rivalité fut heureuse pour Caen ; car, grâce à l'émulation qu'elle fit naître entre les deux établissements, la littérature classique eut dans cette ville une période brillante.

Deux ou trois fois pendant l'année scolaire, à des dates différentes, les deux collèges conviaient la ville et la banlieue à venir applaudir leurs succès dramatiques ; c'était à qui donnerait le plus beau spectacle. L'occusion la plus importante, celle où l'on déployait

le plus de pompe, était toujours la distribution des prix de la fin de l'année ; mais la Saint-Nicolas, la Sainte-Catherine et les Rois étaient très souvent aussi des jours de fêtes publiques.

Ces collègues ne devaient pas posséder à l'origine de salles de spectacle suffisamment spacieuses pour contenir la foule qui s'y portait, car les programmes portent la condition : " si le temps est beau ; " ce qui indique que les représentations avaient lieu en plein air, comme cela s'est pratiqué ici, au collège Sainte-Marie, les premières années de sa fondation. Le théâtre se dressait alors dans le jeu de balle actuel de la cour des grands. On allongeait le toit au moyen d'une voile empruntée à l'un des vaisseaux dans le port, de manière à protéger les spectateurs contre les ardeurs du soleil.

Retournons en France, où les journaux étaient inconnus à l'époque où nous sommes, vers 1600. Les " escolliers " allaient avec leurs " regens " jouer des farces aux carrefours dans des charrettes ou sur des tréteaux, pour inviter le public à assister aux pièces qu'on devait représenter dans leur collège.

Il faut croire que l'invitation était acceptée avec empressement, car nous lisons sur le programme d'une pièce jouée pour la deuxième fois, que " le spectacle commencera à une heure précise de l'après-midi, si le temps est beau," et que " les portes du collège s'ouvriront à dix heures seulement." Trois heures d'attente ! cela prouve la vogue dont jouissaient ces représentations. Quelquefois aussi il est dit qu'il y aura deux représentations à quelques jours d'intervalle, pour faire jouir tout le monde du spectacle, et que les billets de la première ne serviront pas pour la seconde.

Ces fêtes eurent donc un grand retentissement : mais la palme resta toujours au collège du Mont, car les pièces qu'on y jouait étaient originales, dues aux professeurs mêmes et écrites spécialement pour leurs jeunes acteurs ; tandis que dans les autres collèges, c'étaient ordinairement des pièces empruntées aux auteurs anciens, adaptées à la scène du collège et ayant perdu par cela même une grande partie de leur intérêt et de leur beauté et formant contraste avec les pièces si simples, mais d'un réel sentiment tragique, composées par des auteurs inconnus et jouées au collège du Mont.

M. Boysse et le Père Beaker, dans les études qu'ils consacrent

au théâtre chez les Jésuites, ~~donnent~~ 1651 comme étant la date de la plus ancienne représentation dans leurs collèges. Cependant, nous trouvons dans la bibliothèque de Caen le programme d'une distribution de prix et d'une séance dramatique donnée vingt-trois ans avant cette date, en 1628, au collège du Mont. La pièce représentée est en latin et porte pour titre : *Saulem cum filiis ab Achi superatum*.

C'est une tragédie en cinq actes, coupée d'intermèdes ; quarante-neuf personnages y figurent. L'intrigue repose sur une donnée tirée de l'Écriture sainte connue de tous. Ce qui est plus curieux, ce sont des intermèdes où figurent soixante personnages. Cent neuf acteurs pour une seule représentation ! Il faut que le nombre des élèves fût bien grand, car il est à supposer que ce n'était que le petit nombre qui était en état de figurer en public. Ces intermèdes étaient destinés à être à la fois un enseignement moral, une introduction à la distribution et un remerciement pour le protecteur du collège, celui qui donnait les prix : cette fois, un M. Morant, écuyer, seigneur du Mesnil-Garnier, d'Estervilles, de Courseulles, etc.

En voici d'ailleurs une analyse succincte : pendant le premier intermède, Apollon exhorte ses enfants à lutter contre l'ignorance : les couronnes et les encouragements qu'ils reçoivent d'un ami des belles-lettres doivent les y aider. Dans le second, l'hydre renaît de ses cendres ; de nouveau elle est vaincue par Apollon et ses compagnons. Le dieu leur distribue alors les récompenses et les engage à célébrer les vertus de Morant, leur bienfaiteur.

Dans le troisième et le quatrième, Apollon terrasse les Ruses, les Fraudes et la Force brutale.

L'intermède final est destiné à chanter sa victoire définitive et à enregistrer ses triomphes.

Il serait trop long de dire toutes les pièces qui furent jouées d'année en année au collège du Mont. Le 20 février 1699, nous voyons apparaître le français pour la première fois. C'est une comédie donnée comme intermède. Elle est intitulée : *la Fontaine de Jouvence ou le Secret de rajeunir un vieillard*. Cette petite pièce ne se distingue des saynètes analogues que par le grand nombre d'acteurs : dix-sept sont portés au programme. Le drame tragi-comique, principale pièce du programme, est intitulée *Jupiter mores emendandi cupidus*. Le but de l'auteur était de montrer

que la réputation des anciens philosophes est surfaite et que souvent leurs exemples sont loin de s'accorder avec leurs maximes. A partir de cette date, les représentations se donnent presque exclusivement en français. Parmi les pièces jouées en 1721, nous en remarquons une, *les Incommodités de la grandeur*, du P. du Cerceau, qui a tenu plusieurs fois les planches du théâtre du collège Sainte-Marie, ici.

Le 30 décembre 1720 fut la date la plus mémorable dans les fastes du collège du Mont. Ce jour-là, on donnait avant les fêtes de la nouvelle année, une pièce à allusions intitulée : *Antiquarius*. Le but avoué était un peu celui de la pièce de 1699, railler l'hypocrisie des philosophes qui cachent sous les apparences de la vertu le dérèglement de leur conduite, mais en réalité, tout visait les professeurs du collège des Arts.

La lutte entre le collège spécialement placé sous le patronage de l'Université et le collège des Jésuites était arrivée à l'état aigu. De plus, la querelle religieuse que venait de soulever le pape Clément XI par la bulle *Unigenitus* condamnant les Jansénistes, surexcitait au plus haut point les esprits.

Le milieu universitaire caennais se sentait touché et bon nombre de professeurs étaient ouvertement contraires à la bulle. Les *appelants*, comme on les nommait, avaient pour ennemis déclarés les *acceptants*, presque tous du parti des Jésuites.

Les allusions étaient transparentes ; les costumes mêmes parlaient. Bientôt des murmures s'élevèrent dans la haute et vaste salle de l'école de théologie où étaient réunis les spectateurs. Mais le tumulte fut à son comble lorsqu'un personnage revêtu de la toge, portant placé de travers un bonnet dont les côtés formaient des espèces de longues oreilles s'épandant de chaque côté de la tête, apparut sur l'estrade et prononça d'une voix claire ces mots : *Ego sum doctor celeberrime academice calomensis*.

L'injure était sanglante. M. Nicolas-François Fauvel, prêtre, curé de Saint-Sauveur, agissant comme syndic de l'Université, cita les Jésuites devant elle.

Ceux-ci, non seulement n'obéirent pas à cette injonction, mais, dans une pièce curieuse, dénièrent à l'Université le droit d'agir par ses syndics.

Blessée à double titre, la docte assemblée fulmina une condamnation énergique, où d'abord étaient rappelés les torts des

Jésuites contre elle en 1627, 1648, 1654, etc., puis cette hostilité sourde des professeurs et des étudiants du collège du Mont qui, après s'être traduite par des libelles anonymes et diffamatoires, par les critiques acerbes des régents, notamment du Père de Gennes, professeur de physique, se manifestait sur la scène de la façon scandaleuse que l'on sait. Le décret condamnait les Jésuites à être retranchés du sein de l'Université, les privait de leurs droits et privilèges, etc.

Heureusement pour eux, le Roi envisagea les choses plus froidement, ne maintint pas la sentence et, le 4 février 1721, cassa le "décret" de l'Université du 16 janvier.

Il est vrai que les Jésuites apportaient en faveur de leur défense de bonnes raisons et prouvaient que depuis de longues années "l'Université cherchait à les insulter et à leur susciter de mauvaises affaires, les attaquant même jusque chez eux."

L'arrêt du Roi ordonnait cependant aux recteurs et professeurs du Mont de faire amende honorable à l'Université. La volonté royale était nettement affirmée, la résistance était difficile et ce fut fait le 12 décembre 1721 par le Père Boussard, procureur, et le Père Guesnier, professeur de rhétorique : cela mit fin à cette affaire, qui avait passionné à l'extrême toute la cité.

Sans doute, par ordre, la pièce fut détruite ; car il a été impossible d'en retrouver le texte et d'apprécier la finesse des critiques. Mais nous savons que de leur amende honorable les Jésuites conservèrent un long ressentiment, qui se manifesta encore par une pièce à allusions, plus discrètes, il est vrai, et que nous allons retrouver à la date de 1724. Celle-ci n'eut pas de suites : car les allusions visaient non plus la doctrine, mais la science même des professeurs de Marmoutiers, et il était plus difficile à nos doctes universitaires de se reconnaître.

Sur le programme de ce jour, 2 août 1724, figurait une tragédie en vers français, *Damon et Pythias*, mêlée d'intermèdes : *le Temple de mémoire*, ballet ; *Eucrate*, pièce latine ; *le Joueur*, comédie (rien du *Joueur* de Regnard), et *le Solécisme*, la pièce en question.

Comme on le voit, le programme était suffisamment chargé ; aussi porte-t-il la note suivante, que nous reproduisons dans son originalité : "Pour la commodité des spectateurs, on marque ici chaque acte des pièces et chaque entrée de ballet dans le même ordre qu'on le représentera."

1. *Le Temple de mémoire*, ballet, 1re partie.
2. *Eucrate*, pièce latine, 1er acte.
3. *Le Joueur*, pièce en vers français.
5. *Damon et Pythias*, tragédie en vers français.
5. *Le Solécisme*, pièce en vers français.
6. 2e partie du ballet.
7. 2e acte du *Joueur*.
8. 2e acte de *Damon et Pythias*.
9. 2e acte du *Solécisme*.
10. 3e partie du ballet.
11. 3e acte du *Joueur*.
12. 3e acte de *Damon et Pythias*.
13. 3e acte du *Solécisme*.
14. 4e partie du ballet.
14. *Compliment au Roy*, par M. de Sainte-Marie.
16. Ballet général. "

L'argument de chaque acte et de chaque ballet accompagne l'indication de la place où cet acte sera représenté et le nom des acteurs et des danseurs se trouve à la suite de l'analyse de l'acte.

Toutes ces explications n'étaient pas inutiles ; car, comme on le voit, on jouait d'abord tous les premiers actes de la tragédie, des comédies et du ballet, puis tous les seconds, et ainsi de suite. Le spectateur, pour se reconnaître, avait donc besoin d'un guide sûr et d'une bonne mémoire.

La pièce du *Solécisme*, qui occupait vingt-huit personnages, était rédigée en vers français et basée sur l'idée suivante : on feint que Despanterre et Codret, auteurs qui enseignent au collège de Marmoutiers la langue latine, secondés d'Apollon, chassent de ce collège le Solécisme et le Barbarisme avec l'Ignorance leur mère et tous leurs adhérents ; la bataille est sanglante, mais Despanterre et ses partisans ont le dessus.

Au premier acte, l'Ignorance, l'Envie et Hortensius, l'ami de Despanterre, prennent leurs mesures pour se défendre.

Au deuxième acte, Despanterre et Codret, après une entrevue avec le Solécisme, entrevue qui ne réussit pas, rangent en bataille leurs troupes et sortent pleins de confiance pour aller au combat. Parmi ces troupes, nous trouvons le chevalier de la Grammaire, le chevalier de la Conjugaison, le chevalier Présent, le chevalier Prétérit, le Point, la Virgule, le Substantif, l'Adjectif, le Vocatif, l'Ablatif, etc.

Au troisième acte, le Gazetier et ensuite Mercure apprennent la défaite et la prise du Solécisme. Les vainqueurs ramènent leurs prisonniers, c'est-à-dire le Solécisme, le Barbarisme, l'Ignorance, l'Envie. Apollon loue les vainqueurs et bannit à jamais de Marmoutiers le Solécisme et ses partisans.

Ces pièces à personnages fictifs avaient un grand renom, les allusions étaient discrètes, le succès fut complet et aucune plainte ne fut portée.

Comme on peut le remarquer, le ballet tient une place considérable dans cette fête du collège du Mont. Il en fut d'ailleurs ainsi dans tous les collèges de Caen depuis la fondation, en 1661, de l'académie de danse. Les Jésuites l'avaient introduite dans leurs fêtes pour se conformer au goût et aux sympathies du temps pour un art que l'on considérait comme " un des plus galants et des plus " honnêtes, où la noblesse tâche d'exceller et se fait gloire de " réussir (1)."

Du reste, les règles qui présidaient à ces ballets étaient fort compliquées. D'abord exposées par les Pères Maubrun et Jouvençy, elles ont été en quelque sorte codifiées par le Père Ménéstrier, qui a tracé la règle des ballets de collège dans son ouvrage *Des ballets anciens et modernes*.

Le ballet dramatique est une poésie muette montrant par de savants mouvements du corps les sentiments que les poètes expriment dans leurs vers. Souvent il se rattache à la tragédie que l'on représente : si, par exemple, la pièce a pour sujet la paix rétablie entre deux rois, on décrira, par les danses, les causes, les effets et les avantages de la paix. Si on ne peut le faire dépendre de l'action tragique, on compose des ballets de circonstance. Les plus remarquables qui furent représentés au collège du Mont furent : *le Temps*, en 1708 ; *le Triomphe de la Justice*, en 1711 ; *l'Education de la jeunesse*, en 1719 ; *l'Education d'un prince*, en 1721 ; *le Temple de mémoire*, en 1724 ; *le Mariage du roi*, en 1725. Ce ballet, fort compliqué, est une longue série d'allusions flatteuses au mariage de Louis XV avec Marie Leczinska.

Continuons un peu cette énumération des ballets du collège du Mont, car elle est curieuse. Celui qui fut représenté en 1729 porte un titre assez bizarre pour un divertissement destiné à un collège

(1) Hélas ! les temps ont changé, et la danse comme le théâtre. Les hommes ne savent pas jouir longtemps des choses sans en abuser.

de direction ecclésiastique : *les Passions* ; mais l'analyse, qu'il serait trop long de donner ici, montre que, comme toujours, le but poursuivi est avant tout un but moral. Il fut suivi par *le ballet des Grâces*, en 1735, et deux ans après par *l'Amour de la patrie*.

Pour donner une idée exacte et faire apprécier les effets scéniques de ce genre de divertissement, ainsi que la leçon morale que cherchaient avant tout leurs auteurs, nous allons étudier le plan complet d'un de ces ballets. Il fut joué au Mont en l'honneur du comte de Coigny, fils du gouverneur et bailli de Caen. Il donne en théorie comme en pratique, le plan idéal du genre. Il est intitulé : *le Ballet*.

On suppose que trois jeunes poètes, voulant consacrer leurs talents au théâtre, entreprennent de se perfectionner dans l'art des ballets. Pour cela ils s'adressent au génie du ballet lui-même. Le génie daigne se donner en spectacle à leurs yeux et ne leur laisse ignorer rien de ce qu'il y a d'intéressant : 1° dans son histoire ; 2° dans ses sujets ; 3° dans ses règles ; 4° dans sa fin. D'où les quatre parties ; et comme le dit l'auteur, dans une tournure de phrase un peu amphibologique, "ce ballet aura cet avantage qu'il ne sera pas moins un exemple de l'art des ballets que l'art lui-même réduit en exemple."

Ire partie.

Histoire du ballet.

- 1ère entrée : sa naissance ;
- 2e " ses progrès ;
- 3e " sa perfection ;
- 4e " son empire.

Ile partie.

Sujet du ballet, sujets historiques, sujets tirés de la Fable, sujets d'imagination.

- 1re entrée : Sujet du ballet historique et allégorique à la gloire du Roi : représente le Règne de Titus ;
- 2e " Sujet allégorique tiré de la Fable, à la gloire de Mr le Dauphin : L'éducation du jeune Télémaque.
- 3e " Sujet allégorique à la gloire de la maison de Bourbon ; le triomphe des Lis.

4e entrée : Sujet allégorique à la gloire du personnage en l'honneur de qui est donné le ballet, M. le maréchal de Coigny : le Temple de la Gloire ouvert au Mérite.

IIIe partie.

Règles du ballet.

Disposition, spectacle, variété, imitation :

- 1re entrée : la disposition ;
 2e " le spectacle ;
 3e " la variété, danse gracieuse, danse majestueuse
 danse grotesque, danse champêtre ;
 4e " l'imitation.

IVe partie.

1re entrée : l'instruction. Le ballet instruit en divertissant, ainsi la Philosophie dispute la préséance au Ballet ; celui-ci, escorté d'un essaim de jeux et de ris, trouve le moyen de plaire davantage ;

- 2e " le divertissement ;
 3e " l'émulation ;
 4e " la célébrité des fêtes de la cour et du Parnasse.

Ballet général.

Le génie du ballet reçoit sur un trône les compliments que les dieux et les hommes viennent lui faire tour à tour sur ses succès glorieux et sur la beauté de son art. Après les compliments, tous applaudissent à son triomphe par une fête aussi belle que divertissante.

Comme on le voit, ces spectacles, entièrement composés de danses et de tableaux, étaient très compliqués et devaient être très intéressants.

Avant de terminer, jetons un coup d'œil sur le théâtre rival du collège des Arts. Nous avons dit pourquoi il offrait moins d'intérêt que celui du Mont ; de plus il semble avoir commencé bien tard à donner de ces représentations scéniques. La première dont nous retrouvons trace fut donnée le 18 juillet 1709. La pièce principale de cette fête est une tragédie en trois actes, intitulée *le Vrai Dieu reconnu*. Comme intermède, *le Malade imaginaire*, comédie de M. Molière, et, pour l'exercice des enfants, *le Bourgeois berger*, pastorale française.

Les années suivantes furent donnés : *l'Avare*, de Molière ; *Hérodote et Marianne*, de Voltaire ; *le Philosophe marié ou le Mary honteux de l'être*, de Destouches, puis *le Médecin malgré lui*. Les professeurs des Arts empruntaient même à leurs rivaux ; c'est ainsi que, en 1748, ils firent jouer *les Inconvénients de la grandeur*, du Père du Cerceau, dont nous avons déjà parlé. Au collège des Arts le ballet était aussi en honneur et semble avoir été assez réussi.

Nous avons été un peu loin pour chercher l'origine du théâtre des Jésuites que nous avons nous-mêmes, ici, maintenant. Nous espérons cependant que ce n'est pas sans intérêt que nous avons fait cette excursion dans le passé. Comme aujourd'hui, la foule d'alors était heureuse d'applaudir ses enfants ; comme nous, elle ressentait un vrai plaisir aux émotions de ces bons théâtres. Faire revivre les héroïsmes admirés, bafouer tout haut les travers et les vices, que trop souvent l'on a dû se contenter de critiquer tout bas, n'est-ce pas là, en effet, une des plus vives jouissances que puisse éprouver l'homme, cet être qui vit surtout par le cœur et par le souvenir ?

Et, en effet, rien n'est plus naturel, rien n'est plus noble en soi, que l'aspiration, le besoin de satisfaire dans la fiction, quand on ne peut le faire dans la réalité, cet idéal de justice que chacun porte inné au fond de l'âme.

A. Leglanceur.



VIEILLE FILLE !

JAURAI bientôt trente ans ! . . . A cet âge on n'est plus jeune. Donc, je suis *vieille fille* !

Vieille fille. . . Je n'aime pourtant pas ce qualificatif. N'est-il pas synonyme de tout ce qui n'est pas joli, aimable et bon ?

Où donc est mon miroir ? . . . Tiens ! mais je n'ai pas encore de rides ! Il est vrai que mes traits n'ont plus cette mobilité d'expression qu'ils avaient jadis : ils sont plus accentués, plus rigides ; ils indiquent sans doute plus de sérieux, plus de calme, plus d'expérience, par conséquent, la connaissance de la vie, de la douleur . . . hélas ! . . . Passons.

Quoi ? des cheveux, plusieurs cheveux blancs ! Est-ce parce que je suis célibataire que l'hiver se fait déjà sur ma tête ? Ma tante qui est sexagénaire, c'est certain, fille toujours, a encore les cheveux bruns ! Et ce vieux, vieux galant, dont la moustache et les cheveux sont noirs comme l'ébène ! . . . Il est vrai que ma bonne tante fait un usage fréquent d'un petit pinceau et d'une bouteille magique qu'elle cache à tous les yeux ; il doit en être ainsi du vieux veuf. Oui, en effet, je me rappelle l'avoir rencontré, l'autre matin, et il était gris, gris ! . . .

Puis encore, mon amie Louise, mariée elle, est à peu près de mon âge, n'a-t-elle pas également bon nombre de fils argentés couronnant son séduisant minois ? Justement, elle m'a dit que cela dépendait de ses fréquentes migraines, et j'avoue que j'ai eu moi aussi plus souvent mal à la tête qu'au cœur.

Conclusion pratique : pourquoi user de cosmétiques pour conserver la couleur naturelle de sa chevelure, puisque dame Nature fait tout aussi bien son œuvre sur la tête des femmes mariées que sur celle des filles ?

Je ne trouve pas moins ridicule de ne pas avouer franchement son âge. On ne peut cependant avoir toujours vingt ans. C'est peut-être un malheur, ce n'est sûrement pas un mal.

Cela me rappelle la visite d'Ernestine, la semaine dernière. " Quel âge as-tu, Laura, et vas-tu te marier bientôt ? " me demanda-t-elle soudain. — Mais, je frôle la trentaine . . . et . . . je ne songe plus à me marier, répondis-je en riant. — Moi, reprit-elle avec aplomb, j'ai vingt-cinq ans et je veux rester libre encore longtemps, pour voyager, m'amuser et jouir de la vie tout à mon aise. Plus tard, à trente ans, par exemple, je me marierai, ce sera le bon temps. J'ouvris la bouche pour lui rappeler que, au pensionnat, elle était mon aînée de deux ou trois années au moins : mais à quoi bon ? Je ne dis rien.

Étrangement oublieuse, cette personne, et pas mordante du tout la langue d'une bonne vieille fille.

On dit parfois—que de choses ne dit-on pas—qu'une vieille fille, c'est aride, capricieux, sans goût, etc., etc. . . Cela n'empêche pas mes voisines, fillettes en robes courtes, de me dire souvent : " Mademoiselle Laura, votre chambre ressemble toujours au nid de jeunes épousés, tant elle est blanche et ornée." Je n'ai encore ni chat, ni chien : qui sait ? cela viendra peut-être plus tard. Je déteste les premiers et je n'ai aucun attrait pour les seconds ; mais en revanche, j'ai une vraie prédilection pour les fleurs : ma fenêtre en est toute ornée.

Je possède même encore un héliotrope, don d'un admirateur d'autrefois. . . On peut donc, quoi qu'en disent certaines personnes incompétentes sur le sujet, avoir connu l'extrême douceur d'un tendre aveu, avoir rêvé à deux sous la charmille, et malgré cela être et vouloir rester une vieille fille !

Par exemple, je l'admets, puisque tout le monde le dit, je suis un peu et même beaucoup capricieuse. . . Bah ! qu'importe ? Je les aime mes caprices et je veux les conserver. Ils sont et resteront inoffensifs, puisque je resterai fille. . . Et Laura sans caprices, ne serait plus notre Laura, me dit souvent ma meilleure amie.

Il n'y a pas à le nier, c'est bon, c'est commode d'être seule, libre sans chaînes, sans entraves. Que d'heures charmantes on passe dans sa berceuse, à causer, à lire, à rêver (rêves de vieille fille ont aussi des charmes !), sans craindre l'arrivée inopinée du mari grondeur, sans être ennuyée par les pleurs d'enfants malades ou méchants. . . Il est vrai que plus tard, quand les ans auront totalement couvert de neige les cheveux prématurément gris d'aujourd'hui,

d'hui, quand la vieillesse avec son équipement de maux vrais ou imaginaires aura saisi sa proie, que les amis d'aujourd'hui auront fui à leur tour, ils seront mornes et bien désolés les derniers jours de la vieille fille...

Bon ! me voilà prête à pleurer maintenant.—Pourquoi s'attrister d'avance ? N'y aura-t-il pas toujours quelques malades à visiter, des malheureux à secourir, des enfants à catéchiser ? Voilà le plus noble rôle de la vieille fille, ce qui seul peut faire oublier et supporter l'oubli, l'abandon, l'isolement. Donc, haut le cœur ! "A chaque jour suffit sa peine." Voilà de la bonne, de la vraie philosophie. "Aux petits des oiseaux Dieu donne la pâture." Il n'oubliera pas certainement sa créature, fût-elle même une *vieille fille*.

Blanche.



SAINTE LUCIE

d'après H. Lauenstein.



EL CAMPO SANTO

GNTRE ces quatre murs gît la cendre des morts.
Le faible et le puissant sont égaux dans la tombe.
Nous ne vivons qu'un jour ; le soir, le soleil tombe ;
Heureux qui voit la nuit sans crainte et sans remords !

Restes humains, parlez ; quel devoir vous incombe
Pour demeurer muets ? pensez-vous à vos torts ?
Parlez-moi franchement ; ne soyez point retors ;
Qu'à l'esprit mensonger nul de vous ne succombe.

— Nous ne pouvons mentir, les morts ne trompent pas ;
Et, bénis ou maudits, pour nous rien n'est dans l'ombre.
Les honneurs de ce monde et ses trésors sans nombre

Ne nous ont point servi à l'heure du trépas :
Ni l'or ni la grandeur n'ont droit à la couronne
Que le devoir obtient et que la vertu donne ! . . .

Yale Medical School,
16 novembre 1895.

R. Del Mar

LA FIN DU MONDE D'APRÈS LA SCIENCE

ET D'APRÈS LES PRÉDICTIONS SCRIPTURAIRES

LA question de la fin des temps est beaucoup plus délicate que celle des origines et de l'état actuel de l'univers (1) ; car, d'une part, la science humaine n'y hasarde guère que des pressentiments et des conjectures, et, d'autre part, les prophéties scripturaires qui la concernent sont nécessairement assez obscures et d'ailleurs renfermées dans des allégories et des symboles qui en rendent l'interprétation beaucoup plus difficile.

Au temps des théories géocentriques, la terre étant considérée comme le centre de l'univers tout entier et comme le plus volumineux des objets cosmiques, il était naturel d'interpréter dans le sens le plus littéral et le plus obvié les textes de l'Écriture sainte pouvant se rapporter à la fin des temps. La chute des étoiles (Math., xxiv, 29. — Marc, xiii, 25) n'offrait aucune difficulté à qui prenait ces astres pour de simples luminaires attachés à une voûte de cristal. Le retrait de leur lumière, ainsi que de celle du soleil et de la lune (Is., xiii, 10, 13. — Ézéch., xxii, 7, 8. — Joël, ii, 10, 30 et 31 ; iii, 15, 16. — Marc, xiii, 24), l'ébranlement du ciel et de la terre (Is., Joël, *supra*. — Agg., ii, 7) et des "vertus des cieus (Luc, xxi, 26)," autrement dit des forces cosmiques, offraient à l'imagination, sous l'ancienne cosmologie, un tableau grandiose et effrayant sans doute, mais qui ne la déconcertait point.

Les prédictions de saint Pierre annonçant la destruction du ciel et de la terre par le feu (*Ép.* II, chap, iii, 7, 10, 12) n'avaient d'autre signification, aux yeux d'un public non initié aux véritables lois du monde physique, que celle d'une série de miracles spéciaux accomplis par la toute-puissance divine à la fin des temps.

La découverte des lois qui président réellement à l'harmonie des mondes et auxquelles s'attachent les noms des Copernic, des Galilée, des Képler, des Newton et des Laplace ; les progrès con-

(1) Voir REVUE CANADIENNE du mois de mai 1896, page 295.

sidérables réalisés de nos jours dans l'étude et la connaissance des énergies et des forces vives de l'univers peuvent porter les esprits à voir, soit des difficultés, soit au moins des incertitudes ou des incompatibilités apparentes entre les prédictions eschatologiques, d'une part, et, de l'autre, les pressentiments de la science contemporaine.

Celle-ci, toutefois, volontairement ou non, sciemment ou non, ne laisse pas que d'apporter, dans ses lignes générales, une confirmation éclatante aux assertions et aux prédictions des saintes Écritures. Elle établit, en effet, par des procédés à elle, par les résultats de ses observations et les calculs mathématiques qu'elle leur a appliqués, elle établit que l'univers a eu un commencement et qu'il aura une fin. Armée du télescope, secondée par l'analyse spectrale, elle lit dans les cieux l'âge relatif des étoiles qui les remplissent ; elle constate que, si une faible proportion d'entre elles donne des signes certains du déclin de la vieillesse, parfois même révèle les dernières convulsions qui précèdent l'extinction, la très grande majorité, au contraire, apparaît dans la force de l'âge, ce qui implique une certaine simultanéité au moins relative dans le peuplement des espaces sidéraux. La science contemporaine va plus loin : avec les Meyer, les Joule, les Hirn, les Clausius, les lord Kelvin (W. Thomson), elle suppose en quelque sorte la somme d'énergie qui anime la création entière, constate une oscillation continue de l'un à l'autre des deux éléments en puissance et en acte de cette énergie totale, toujours constante, toujours égale à elle-même, mais avec accroissement lent de l'actuelle aux dépens de la potentielle, la première tendant graduellement à passer de la forme visible à la forme purement vibratoire. La science, de nos jours, constate encore, à la suite de Lavoisier, que, de même que l'énergie, la masse totale est constante de cet univers, dont aucune molécule, aucun atome ne se perd jamais. Et la conclusion forcée de ces constatations, c'est que ce même univers marche tout entier et d'une manière continue, bien qu'avec une extrême lenteur, vers un état limite comparable à la mort, où tout le travail des forces de la nature étant résolu en forces vives, — celles-ci même toutes passées en énergie vibratoire et calorifique — l'ensemble des molécules de l'univers dissociées sous une température incalculable ne formerait plus qu'une immense masse nébulaire parvenue à un état d'équilibre stable et définitif.

Cette marche de l'énergie universelle vers un état limite comparable à la mort, et qui serait évidemment la fin irrémédiable de la création, à moins d'une intervention nouvelle de la puissance créatrice, implique nécessairement que cette même création ait eu un commencement. En effet, si elle n'avait pas eu de commencement, son état limite serait atteint depuis longtemps, ce qui revient à dire que, si elle était éternelle, elle serait morte depuis une éternité. Par une raison semblable, l'univers ne saurait être infini, puisque son énergie visible s'épuise dans l'énergie vibratoire : s'il était infini, son énergie le serait également et ne se dirigerait pas vers un état final.

Ainsi, sur cette donnée générale que le monde a commencé et qu'il finira, la science contemporaine se trouve en plein accord avec l'Écriture sainte.

Mais, si nous descendons dans le détail, que d'obscurités les prédictions des écrivains sacrés ne nous offrent-elles pas, comparées aux prévisions de la science !

Et d'abord cette fin totale de l'univers n'est prévue qu'à la suite de myriades et de myriades de siècles. Or, depuis bien longtemps alors notre soleil aura traversé sa phase d'extinction et cessé d'entretenir la vie sur notre globe (1). Celui-ci même, bien des siècles auparavant, n'aura plus été habitable, puisque, par le fait des érosions de la mer et surtout des cours d'eau le long de leurs rives, les îles et les continents se trouveront arasés au niveau de l'Océan, la surface tout entière du globe ne formant plus qu'une vaste lagune (2). Tout cela ne semble guère concorder avec les prédictions de l'Écriture sainte rappelées au commencement de ce chapitre, notamment avec celle de saint Pierre.

Ces difficultés comportent plusieurs solutions.

L'une d'elles consiste dans l'interprétation symbolique, d'après laquelle l'obscurité du soleil et de la lune, la chute des étoiles, ne seraient que des images de révolutions sociales, de grandes défaites, d'écroulement de hautes situations politiques. Et, de fait, les textes des prophètes de l'Ancien Testament, qui offrent d'ailleurs tant d'analogie avec les prédictions du Nouveau, se rapportent bien moins

(1) Cf. DE LAPPARENT, *Traité de géologie*, 3e éd., t. II, *in fine*, p. 1596.

(2) Cf. DE LAPPARENT, *la Destinée de la terre ferme et la Durée des temps géologiques*, in *compte rendu* du deuxième congrès scientifique des catholiques, 1891, VIIe sec., pp. 275 et suiv.

à la fin des temps qu'à des événements rapprochés des prophètes eux-mêmes. Ainsi, quand Isaïe parle de l'obscurcissement des étoiles, du soleil et de la lune, de l'ébranlement du ciel et de la terre, c'est la ruine de Babylone qu'il a en vue. Ézéchiel, employant des figures analogues, presque identiques, annonce au pharaon d'Égypte sa ruine et celle de son peuple. Et Joël, s'adressant à la Judée, fait allusion au fléau que ses fautes lui ont attiré.

Si donc ces images violentes, qui semblaient se rapporter à l'univers cosmique tout entier, ont pu, dans le langage des anciens prophètes, n'être que des figures appropriées au génie des langues orientales, n'en pourrait-il pas être de même de ces images employées par les écrivains du Nouveau Testament ?

C'est, nous ne l'ignorons pas, l'opinion de plusieurs exégètes, et non des moins autorisés. Ils croient pouvoir rapporter à la ruine de Jérusalem exclusivement tout ce qui est dit dans l'Évangile concernant les derniers jours (1). Cette interprétation n'est cependant pas universellement adoptée (2). Elle est même, si je ne me trompe, relativement récente. En l'admettant, la tâche du commentateur est assurément simplifiée au point de vue qui nous occupe. Mais, si elle est, à la rigueur, acceptable pour la totalité des paroles de Notre-Seigneur à ses disciples, malgré certaines expressions et allusions qu'il semble bien difficile de n'appliquer qu'à la destruction de Jérusalem (3), on ne saurait, en tout cas, l'étendre aux prédictions de saint Pierre. Le premier pasteur de l'Église annonce, en effet, que les cieux et la terre sont réservés au feu au jour du jugement, que les cieux passeront avec un grand fracas, *magno impetu*, tandis que les éléments seront dissous par la chaleur et la terre embrasée avec tout ce qu'elle contient (4). De telles paroles ne prêtent guère à une interprétation purement symbolique, surtout quand on les lit accompagnées de leur contexte. Dès lors

(1) Cf. J. CORLUI, *Dictionnaire apologétique* de l'abbé JAUGEY, art. *Fin du monde*.—BACUER, *Manuel biblique* : Nouveau Testament.

(2) Voir le *Règne du Christ, l'Église militante et les derniers temps*, par M. l'abbé THOMAS, vicaire général du diocèse de Verdun, 1892.

(3) *Et videbunt Filium hominis venientem in nubibus celi cum virtute magna et majestate. Et mittet angelos suos cum tuba et voce magna ; et congregabunt electos ejus a quatuor ventis, a summis cœlorum usque ad terminos eorum.*—Matt., xxiv, 30, 31.—Marc, xiii, 26, 37.—Luc, xxi, 27.

(4) Pet. *Ep.* II, cap. iii, pp. 7, 10, 12.

n'est-il pas permis d'entendre dans leur sens propre et naturel les chutes d'étoiles (aérolithes), l'ébranlement des forces cosmiques (*virtutes cœlorum*), l'obscurité étendue à la nature entière, les signes dans les astres, le bruit effroyable des flots de la mer, toutes les catastrophes, en un mot, annoncées dans les trois synoptiques ?

L'interprétation purement symbolique écartée, tout au moins en ce qui concerne le texte de saint Pierre, on peut, croyons-nous, résoudre sans trop de peine la difficulté qui pourrait apparaître entre ces prédictions et les prévisions sensiblement différentes des savants de nos jours. En se plaçant à ce point de vue, d'ailleurs des plus contestables, que ces prévisions représenteraient le dernier mot de la science, on peut et l'on doit s'appuyer sur les considérations suivantes.

La science raisonne sur les données acquises par l'observation et le calcul ; elle conclut logiquement de ce qui s'est passé et de ce qui se passe à ce qui se passera dans la suite selon l'ordre de la nature, et en supposant qu'aucun événement imprévu, extranaturel ou même naturel ne viendra, à un moment quelconque, troubler ou changer cet ordre.

Mais Dieu, qui est intervenu pour créer le monde et lui donner les lois d'après lesquelles il accomplit son évolution, peut tout aussi bien intervenir de nouveau au temps dont il s'est réservé le secret (1), pour faire naître les prodiges annoncés. Il n'est même pas nécessaire de faire appel ici, au moins en ce qui concerne les phénomènes purement matériels, à une intervention spéciale de la Providence : Dieu à tout prévu de toute éternité ; il peut donc avoir disposé les choses à l'origine de telle manière que, à un moment précis, quelque phénomène naturel se produise à l'encontre de la marche normale de notre monde et y réalise tous les effets prédits.

On sait que le soleil voyage dans l'espace suivant une trajectoire non encore déterminée, entraînant avec lui tout son cortège de planètes ; celles-ci décrivent donc en réalité, non des courbes fermées mais bien d'immenses spirales, et, par suite, ne repassent jamais par le chemin précédemment suivi. L'on n'ignore pas non plus que, en outre des astres perceptibles à notre vue, directe ou rendue plus puissante par le secours des instruments, une foule de corps et corpuscules solides ou gazeux, de masses et de volumes plus ou

(1) *De die autem illa et hora, nemo scit, neque angeli cœlorum, nisi solus Pater.* — Matt., xxiv, 36.

moins grands, circulent à travers les espaces. Il peut donc arriver que notre sphéroïde, avec la vitesse prodigieuse qui lui a été imprimée à l'origine (1), soit heurté par d'autres corps de masses plus ou moins considérables et animés de vitesses analogues et de sens différent ou même contraire : essaims d'astéroïdes, comètes à noyau solide, nuages cosmiques, par exemple. Il n'en faudrait pas davantage pour amener, sur notre globe, des bouleversements dont nous ne saurions facilement nous faire une idée. Les chutes d'étoiles pourraient être réalisées par d'innombrables astéroïdes bolides, uranolithes. Le choc violent résultant de la rencontre par, notre planète de corps offrant des masses importantes amènerait, outre un changement probable dans la position relative de la terre par rapport au soleil et aux autres planètes, un développement de chaleur suffisant pour embraser notre atmosphère, vaporiser les mers (d'où nuées épaisses interceptant toute lumière), enfin tout dissoudre par le feu, comme le prédit l'Apôtre.

Comment les hommes témoins de ces catastrophes sans précédent pourront-ils n'y pas périr et voir ensuite " le Fils de l'homme venant dans les nuées avec une grande puissance et une grande majesté ? " C'est ce dont, en l'état actuel de la science, il est impossible de donner l'explication en dehors d'une action miraculeuse. Le miracle, d'ailleurs, absolument requis pour tout le reste de la prédiction, la résurrection des morts, les générations de tous les siècles simultanément présentes et assistant aux assises du souverain Juge (2), la précipitation dans les enfers des réprouvés, le ravissement au ciel des élus, la spiritualisation des corps devenus glorieux, voilà autant de faits certains et objets de la foi, pour la réalisation desquels le miracle est nécessaire, si du moins nous entendons par miracle tout ce qui s'accomplit en dehors et au-dessus des lois, à nous connues et de nous connaissables, de la natura telle que Dieu l'a faite.

Il resterait à bégayer quelques conjectures sur le ciel et l'enfer. Les âmes étant de nouveau réunies à leurs corps, et cette fois pour

(1) La vitesse moyenne de translation de la terre sur son orbite est de près de 29 kilomètres et demi par seconde (29,460 mètres).

(2) *Cum autem venerit Filius hominis in majestate sua, et omnes angeli cum eo tunc sedebit super sedem majestatis suae. Et congregabuntur ante eum omnes gentes, et separabit eos ab invicem, sicut pastor segregat oves ab hædis.*—Math., xxv, 31, 32.

jamais, le ciel comme l'enfer seront localisés. Quant au ciel, il pourra être sur de nouveaux astres et sur la terre elle-même renouvelée. Saint Pierre ne nous dit-il pas que "nous attendons de nouveaux cieux et une nouvelle terre dans lesquels la justice habite (1)?" Et cette prédiction suit immédiatement celle du "jour du Seigneur où les cieux embrasés seront dissous et les éléments fondus par l'ardeur du feu (2)." Elle confirme d'ailleurs ce texte d'Isaïe : "Voici que je crée de nouveaux cieux et une nouvelle terre (3)." Saint Jean, au dernier chapitre de l'*Apocalypse*, voit également un ciel nouveau et une terre nouvelle après la destruction des ciel et terre précédents : *Et vidi cælum novum et terram novam. Primum enim cælum, et prima terra obiit, et mare jam non est* (4).

Si l'on cherche maintenant à tracer un certain parallèle entre, d'une part, ces divers textes relatifs à la fin du monde et à sa restauration, d'autre part les données bien incomplètes encore que la science humaine peut récuser aujourd'hui, on ne laisse pas que d'y constater une certaine concordance.

La science reconnaît comme non invraisemblable ou tout au moins comme non impossible, la destruction violente de notre planète et même le bouleversement plus ou moins profond de tout notre système solaire par quelque événement cosmique imprévu mais pouvant toujours se produire, et capable, non seulement de susciter sur la terre un dégagement de chaleur assez puissant pour tout embraser, mais en même temps d'en changer la trajectoire, ce qui aurait pour conséquence de modifier, dans une mesure plus ou moins grande, les conditions d'équilibre du système entier. A la suite d'une telle perturbation, de nouvelles conditions d'équilibre peuvent s'établir, une nouvelle vie se répandre à la surface des mondes, soit par le jeu régulier des forces de la nature lancées dans une direction différente, soit par une intervention plus directe

(1) *Novos vero cælos et novam terram secundum promissa ipsius (Domini) expectamus in quibus justitia habitat.*—S. Pet. Ep. II, III, 13.

(2) S. Petr. Ep. II, III, 12.

(3) *Ecce enim ego creo cælos novos et terram novam...* Is., LXV.—... *Sicut cæli et terra nova quæ ego facio stare coram me, dicit Dominus...* Ibid., LXVI, 22.

(4) *Apoc.*, XXI, 1.

et plus spéciale du Créateur. L'auteur de toutes choses doit, en effet, après la plénitude des temps, restaurer dans le Christ tout ce qui est dans les cieux et tout ce qui est sur la terre, *instaurare omnia in Christo, quæ in cælis, et quæ in terra sunt, in ipso*, comme dit saint Paul (1), c'est-à-dire restaurer la nature entière et établir l'harmonie universelle. Comme, d'ailleurs, nos corps seront transformés et rendus semblables au corps glorieux de Notre-Seigneur (2), on peut supposer que le séjour des bienheureux sera sur les astres et la terre renouvelés, toute distance pouvant être instantanément franchie par les corps spiritualisés, en vertu d'un seul acte de volonté de l'âme qui les vivifie.

Les textes qui autoriseraient cette version semblent difficilement conciliables, au premier abord, avec cette prévision que l'univers entier achèverait son évolution vers la transformation de toute énergie potentielle (ou même actuelle mais visible) en énergie vibratoire, pour constituer un équilibre définitivement stable, et, partant, infécond, tel que l'ont pressenti les Clausius, les William Thomson (lord Kelvin), etc.

Mais, on l'a dit plus haut, la science humaine ne peut et ne doit raisonner que suivant ce qu'elle a constaté dans l'ordre ordinaire de la nature et sans tenir compte de phénomènes naturels toujours possibles, mais qu'elle n'est pas en mesure de prévoir, à plus forte raison d'interventions spéciales et également possibles à la toute-puissance divine.

D'ailleurs, il n'est pas interdit de penser que les bouleversements accidentels annoncés dans l'Écriture sainte pourront ne s'étendre qu'à une partie seulement de l'univers total, et qu'à d'autres parties il serait réservé d'accomplir le cycle prévu, jusqu'à l'équilibre final dans une masse nébulaire d'une température excessive, et qu'aucune puissance naturelle ne saurait désormais modifier.

Et comme il existe, dans la quasi-infinité des espaces, des univers à tous les degrés de développement, il est parfaitement admissible que l'un d'eux arrive à la période d'énergie vibratoire absolue et d'équilibre stable à jamais, précisément à l'époque où se

(1) *Ep. ad Ephes.*, I, 10.

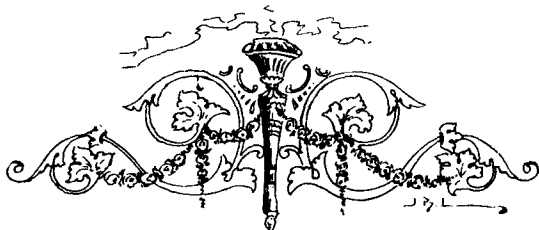
(2) *Nostra autem conversatio in cælis est: unde etiam Salvatorem expectamus Dominum nostrum Jesum Christum, qui reformabit corpus humilitatis nostræ, configuratum corpori claritatis suæ, secundum operationem qua etiam possit subjicere sibi omnia.*—S. Pauli *Ep. ad Philippenses*, III, 20, 21.

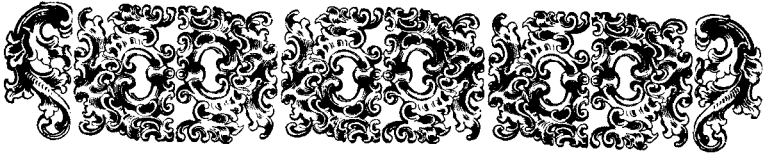
produiraient dans notre univers, — ou, pour mieux dire, dans le petit coin de l'univers qui est accessible à nos observations, — les événements qui doivent marquer, pour la race d'Adam, la consommation des siècles.

Nous voguons ici en pleines conjectures. Conjectures plausibles, toutefois, et qui ont au moins ce mérite de montrer les véritables tendances qui se dégagent de l'ensemble des découvertes les plus autorisées de la science. Bien loin de constituer, comme on cherche à le soutenir pour les besoins de la cause (la cause de la soi-disant *libre* pensée), des antinomies irréductibles avec les textes des Livres inspirés, — elles tendent à réaliser, moyennant une interprétation en soi parfaitement légitime de ces mêmes textes, de véritables harmonies. D'ailleurs, les données eschatologiques de l'Écriture sainte étant elles-mêmes tout imprégnées de mystère, et ne donnant, pour la fin des temps, — de même, au surplus, que la *Genèse* pour les origines, — que les seules grandes lignes très sommairement tracées, il n'est guère possible de leur appliquer une interprétation scientifique en dehors du domaine de la conjecture.

Ce qui importe et ce à quoi l'on s'est, dans cette étude, efforcé d'arriver, c'est de montrer ladite conjecture toujours plausible, toujours également conforme à l'esprit des textes sacrés comme à l'état des connaissances scientifiques qui peuvent s'y rapporter.

C. de Kirwan.





LE LIS

QU'ILS sont beaux les enfants dans leur simplicité !
Leur ingénu regard, leur front pur, leur voix tendre
Et leur cœur juste et droit leur permirent d'entendre
Le Christ les appeler chéris de sa bonté.

A cette voix d'amour, n'y puis-je plus prétendre ?
Ai-je flétri le lis qui, par sa pureté,
M'attirait les regards de l'extrême Beauté ?
La bénédiction, ne dois-je plus l'attendre ? . . .

Petits êtres chéris de votre Créateur,
Gardez-vous de flétrir le lis de l'innocence,
Qui de son doux parfum embaume votre enfance.

Ne soyez point ingrats envers le Bienfaiteur
Qui, vous ouvrant ses mains, vous comble de largesses,
Et sur vos fronts brillants dépose ces caresses.

Yale Medical School,
16 novembre 1895.

R. Del Mar

LA CROIX DE SANG

IL y a quelques années, le passant la voyait encore. C'était une croix tracée avec le doigt sur une grosse pierre au bord du chemin, à deux ou trois cents pas de la falaise, pas loin de la maison du vieux Boisvert, tant renommé pour l'excellence de ses vergers.

Souvent quand je me rendais à l'église de Saint-Jean-des-Chailons, alors que ma famille demeurait sur les bords pittoresques de la petite rivière du Chêne, à l'endroit où elle se jette dans le fleuve, je m'arrêtais un moment devant ce signe sacré, et je me demandais s'il n'y avait pas là quelque douloureux mystère.

Les vieux disaient :

— Nous l'avons vue au temps où nous étions jeunes. Elle ne s'est pas effacée. La pluie ne l'a jamais lavée, le soleil ne l'a jamais brûlée. Elle est la même toujours. Le père Bouchette m'affirma qu'elle était là, rouge sur cette roche grise, quand on ouvrit le chemin. C'est le chemin qui s'est approché d'elle.

Cependant la José-Baptiste, qui feint de tout savoir et n'a pas la langue dans sa poche, me conta plus tard que c'était Modeste Mailhot qui avait fait cette croix. Vous savez le gros Modeste dont la canne ressemblait à une crosse d'évêque, et les souliers à des raquettes d'original ?

J'ai vu la canne formidable et les larges souliers. Le curé de ma paroisse, M. Faucher, l'oncle de M. Faucher de Saint-Maurice, gardait ces singulières reliques. Avec la canne on pouvait assommer un bœuf, dans le soulier je me fourrais les deux pieds tout chaussés.

Ce géant demeurait sur la côte de la petite rivière du Chêne, tout près du pont. Il pesait plus de cinq cents livres, était fort comme dix et amoureux comme douze.

Or, la mère José-Baptiste me conta que le gros Modeste avait fait cette croix à l'époque où l'on ouvrait le *chemin du roi*. Il survint au moment où six hommes s'efforçaient en vain de rouler à

quelques pas une roche énorme qui brisait la ligne droite de la route.

—Rangez-vous un peu, mes gars, fit-il.

Ils ne demandaient pas mieux. Ils étaient curieux de voir la force de ce gaillard. Lui, doucement, lentement il se pencha, s'appuya l'épaule au caillou, de ses bras fit un levier, puis se raidissant comme une amarre que la barre du cabestan met à l'épreuve, il souleva la masse lourde et la fit rouler plus loin. Alors, pour commémorer ce tour de force, il marqua la pierre d'une croix rouge.

La José-Baptiste a-t-elle dit vrai ?

Voici, tout de même, une autre explication que beaucoup de mes lecteurs délicats aimeront mieux.

Elle m'a été soufflée à l'oreille par mon démon familier.

*
* * *

Reportons-nous à deux siècles et plus en arrière.

Le voile mourant de la forêt primitive s'étend encore sur les bords du grand fleuve et déroule, jusqu'en des lointains infinis, ses replis d'où s'échappent de mystérieux murmures ; le fleuve, drapé dans son écharpe d'émeraude comme aujourd'hui, comme aujourd'hui aussi dort paresseusement dans son lit profond ou jette à ses bords impassibles l'écume de ses flots vagabonds.

Des oiseaux aux larges ailes blanches tourbillonnaient dans l'air comme des voiles qui se déchirent, et, sur les eaux, des pirogues élancées glissaient comme de grands oiseaux. Des cris nulle part ailleurs entendus, perçaient l'obscurité des nuits ; des chants étranges s'élevaient et mouraient, les matins et les soirs. C'était le silence saisissant de la nature sauvage dormant en sa quiétude séculaire, avec, de temps en temps, les soupirs ou les plaintes, les chants ou les sanglots de la vie qui cherche le réveil.

Un matin, le matin du 20 mai 1656, plusieurs canots d'écorce abordaient, avant l'heure du lever, à la grève tranquille de l'île d'Orléans. Un calme profond régnait sur la bourgade huronne, dont les wigwams se serraient pieusement autour d'une petite chapelle de bois.

Des arbres avaient été abattus, et cela formait çà et là de larges blancheurs dans l'ombre de la forêt. Le sol était fouillé, et déjà à travers les souches noircies qui semblaient des troupeaux de fauves

aux aguets, le froment avait bercé ses épis barbelés et le maïs ses longues tiges aux aigrettes pompeuses. La civilisation plantait ses premiers jalons sur l'une des plus belles îles qui soient sorties des ondes de notre fleuve.

Les Hurons dociles et intelligents avaient prêté l'oreille à la parole du missionnaire et aux avances du soldat. Ils avaient offert leur front au baptême et tendu leur main à la France. Ils sont demeurés fidèles.

Ce matin-là, Brin-d'herbe, la plus jolie Huronne du hameau nais-



sant, quitta, aux premières lueurs de l'aurore, sa couche de feuilles odorantes. Elle serra autour de ses hanches une longue bande d'étoffe brillamment carreaütée, chaussa des mocassins brodés avec du poil de porc-épic teint de diverses couleurs, arma ses bras de bracelets de cuivre nouvellement poli, et mit à son cou un collier de verroterie où s'attachaient une croix et une médaille d'étain fin. Ensuite elle alla prendre, sur une tablette, dans un coin de la cabane, une couverture de drap noir bordé d'une large raie bleue et elle en enveloppa ses brunes épaules. Alors, souriante, elle s'agenouilla auprès de sa couche devant une image de la sainte Famille.

Elle pria longtemps; elle pria avec une ferveur étonnante. Et ses lèvres où passait le frisson d'un amour nouveau, d'un amour idéal, répétaient toujours les mêmes prières :

Notre Père qui êtes aux cieux, que votre nom soit sanctifié. . . .

Je vous salue, Marie, pleine de grâce. . .

Et son imagination ardente emportait peut-être sa foi neuve en des régions merveilleuses où les ivresses de la vie sauvage se fondaient avec les ravissements promis par une religion divine.

Le jour qui se levait devait être pour la belle enfant des bois un jour de grande joie. L'eau sainte du baptême allait couler sur son front. Déjà son cœur possédait les douces vertus chrétiennes et son esprit pénétrant s'était familiarisé avec les principales vérités de la religion. Depuis longtemps elle soupirait après l'heure bénie où l'Église de Jésus-Christ la presserait sur son cœur de mère en l'appelant sa fille bien-aimée.

Aux pâles lueurs de l'aube avaient succédé des teintes plus vives, et le ciel d'orient fermait d'une barrière de pourpre, par delà les îles, le grand fleuve endormi. Les premières gerbes lumineuses tombèrent comme une pluie de diamants sur le feuillage et les Hurons sortirent de leurs cabanes pour aller prier à l'église et travailler au champ. Libres fils de la forêt, fiers guerriers que le fer n'avait pu dompter, ils venaient humblement se courber sur la glèbe, après avoir enterré la hache de guerre et rejeté loin le tomahawk, afin de vivre à l'ombre de la croix.

Les canots montés par les Iroquois avaient atterri dans une anse, sur la droite de l'île, à quelques arpents de la petite église. Le rive était élevée en cet endroit. Les arbres s'y échelonnaient majestueusement jusqu'à la cime. L'eau dormait profonde et noire dans le demi-cercle formé par l'enfoncement du turf grisâtre.

Sans effaroucher les oiseaux qui saluaient le matin ; sans rompre sous leurs pieds les branches sèches dont les craquements pouvaient trahir ; sans prononcer une parole, car le souffle venu du large aurait pu la porter à l'oreille des ennemis, ils montèrent à la file, courbés sur la mousse, glissant sous les rameaux épais, attentifs, recueillant tous les murmures, fouillant d'un œil ardent les alcôves sombres ou les clairières ensoleillées, le tomahawk à la main, le couteau à la ceinture, la soif du sang à la bouche.

Ils arrivèrent sur le sommet.

Devant eux alors le sol descendait, par une pente longue et douce, vers un autre point du rivage. Ils firent quelques pas et s'arrêtèrent. Le soleil, sortant d'une buée molle et laiteuse, inonda tout à coup d'une lueur aveuglante les cabanes d'écorce et le toit de la chapelle.

Ils virent une jeune fille se diriger vers la maison de la prière. Une foule bigarrée lui faisait escorte : des vieillards incapables de bêcher la terre des champs ; des femmes portant sur leur dos la nagane où dormait le nouveau-né ; des garçons jouant de la tambourine, des vierges chantant des cantiques pieux.

Ils sourirent à cette vue et leurs mains se crispèrent sur la gaine de leurs couteaux ou le manche de leurs casse-tête. Ils reprirent leur marche de fauves, mais ils se hâtaient maintenant. Le sang les attirait.

Déjà les Hurons étaient dispersés dans leurs petits champs, et penchés sur des instruments nouveaux pour eux, les yeux fixés sur les sillons qu'ils ouvraient, ils rêvaient des moissons abondantes qui se berceraient à l'automne, comme de grandes vagues jaunes, sur cette terre aujourd'hui toute nue.

Et ceux qui ne travaillaient point sous les feux du joyeux soleil, dans les flots des matinales et fraîches émanations venues des bois et des eaux, ceux-là priaient, réunis autour de leur père, au pied du plus humble des autels, mais tout près de Dieu.

Alors un cri formidable retentit :

Ohé ! ohé ! ohé !

Et la troupe barbare s'élança.

Pauvre Huron, la moisson qui va couvrir ton champ s'étendra comme un voile de deuil, à l'automne. Elle va germer dans ton sang.

Le saint missionnaire s'appêtait à verser l'eau du baptême sur le front de la jeune néophyte, quand les féroces Iroquois firent en hurlant tomber la porte de l'église et s'enfoncèrent par une trouée sanglante à travers les chrétiens en prière, jusqu'à l'autel du sacrifice.

Quand ils furent fatigués de tuer, écœurés de sang, ils enchaînèrent quelques prisonniers, pour la vengeance du lendemain, et ils reprirent la route de leurs cantons lointains.

Soixante et onze victimes étaient tombées sous leurs coups.

*
* * *

Les canots des traîtres remontaient le fleuve, groupés comme une volée d'oiseaux de proie revenant de la curée. Les pagaies de frêne s'enfonçaient ensemble, d'un mouvement rapide et mesuré, dans le

flot qu'elles repoussaient, et les chants cadencés, rauques et monotones, s'unissaient au bruit léger de l'eau qui tournoyait sous les pales flexibles. Ils passèrent devant Québec, hardiment, cyniquement, sans plus se soucier de la mitraille des visages pâles que de leur amitié.

Ils ne furent pas inquiétés.

Ils pagayèrent tout le jour, avec une vigueur qui ne se lassait point. Ils se hâtaient de mettre une longue distance entre le lieu de leur crime et leurs wigwams. Peut-être craignaient-ils quelque surprise. Peut-être aussi songeaient-ils au plaisir qu'allait procurer à la tribu la torture des prisonniers. Quand les derniers feux du soir se furent éteints sur la cime bleue des montagnes, et que les nuages, tout à l'heure bordés de pourpre ou frangés d'or, furent devenus semblables à des rochers sombres qui dentelaient l'horizon, ils s'approchèrent de la rive pour chercher un abri. Une rivière étroite et profonde coulait entourée de gracieuses collines, au fond d'une baie. Ils s'arrêtèrent à son embouchure. C'était la petite rivière du Chêne.

Les prisonniers furent attachés, à quelque distance les uns des autres, au tronc des arbres qui ombrageaient la grève.

Or, parmi ces prisonniers se trouvait une jeune fille. Ses cheveux en désordre et souillés de sang, son vêtement déchiré, des blessures saignantes, indiquaient assez la lutte désespérée qu'elle avait soutenue. Maintenant elle était calme, et son grand œil noir et doux était plein de larmes comme la nuit où vainement il plongeait.

Brin-d'herbe n'avait pas reçu le baptême, et c'était la crainte de mourir sans avoir été purifiée par l'eau régénératrice qui l'attristait ainsi. Le sang de ses belles épaules meurtries, le souvenir de sa couche parfumée, près de sa mère, la pensée d'un exil sans fin, l'aspect du bûcher, la vision de mille instruments de supplice, tout cela pouvait bien faire frémir sa chair vierge. . . . Oui, mais tout cela n'était que chose d'un moment. . . . Après il n'y aurait plus rien. . . . rien ! Mais le baptême ! . . . le ciel. . . . la joie éternelle de la possession de Dieu ! . . . Elle pleurait, la pauvre enfant des bois.

La nuit s'étendit comme une mer de ténèbres, et dans cette mer impalpable tout flottait invisible et comme perdu. Les sanguinaires guerriers dormaient, couchés au fond, sur la mousse et les feuilles des étés disparus.

Tout à coup une main rude toucha la main tremblante de Brin-

d'herbe. La captive frissonna et se recula instinctivement, aussi loin que ses liens le permettaient.

—Tu seras ma femme, murmura une voix vibrante, et tu ne subiras pas le supplice des prisonniers.

C'était le chef qui parlait ainsi. La vierge huronne ne répondit rien.

—Veux-tu, reprit le chef, et je vais défaire tes liens ?

Brin-d'herbe répondit d'une voix émue :

—Si tu veux écouter la parole de la robe noire, et te faire chrétien.

Le chef se mit à rire dans les ténèbres. Il riait d'un rire cynique, mais personne ne le voyait rire.

—Le chef des Iroquois te le promet, dit-il. Il se fera instruire par la " robe noire." Viens, ô douce fleur de la forêt, viens !

Et il coupa les liens.

Rapide comme une gazelle que le plomb du chasseur a touchée, Brind-d'herbe repousse le chef insolent et se précipite dans la rivière.

Le bruit de sa chute n'éveilla pas d'échos, mais le chef poussa un cri rauque, féroce, désespéré, et lança son couteau de guerre vers l'endroit où venait de tomber la jeune fugitive.

Un léger cri de douleur répondit. Ce fut tout.

L'obscurité était profonde sous les arbres et dans les flots, et toute poursuite devenait inutile.

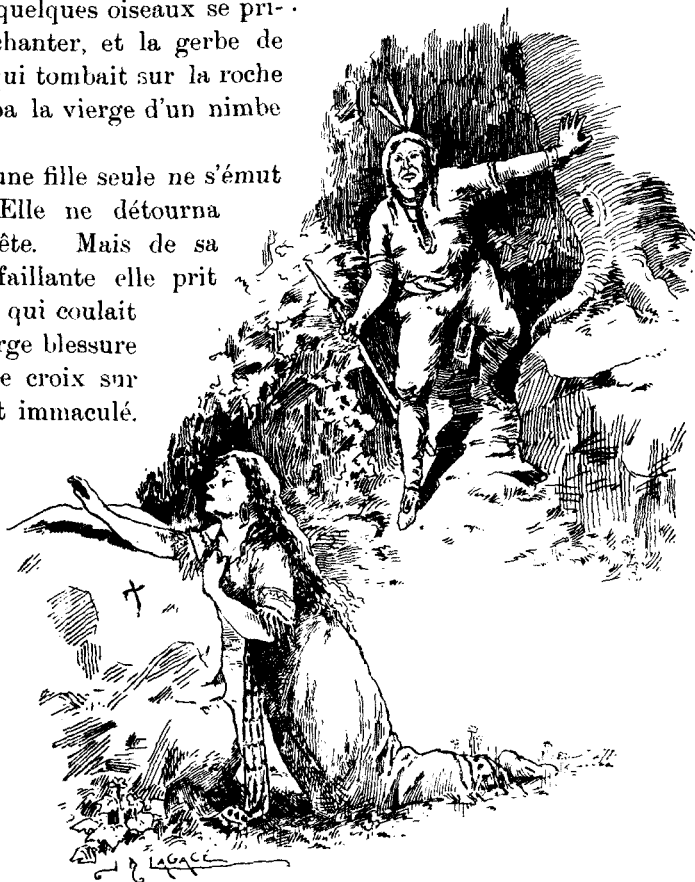
Le camp des Iroquois, un moment troublé, rentra dans un silence terrifiant.

Le matin, quand la lumière se répandit tiède et claire sur la rivière et sur le feuillage, le chef sourit en regardant les eaux devenues lourdes et immobiles, comme un couvercle bien cloué sur la face de sa victime. Mais quand il regarda les herbes et les plantes qui s'épanouissaient sur la berge, il vit luire des gouttes de sang, et ces gouttes faisaient une ligne rouge sur un tapis vert. Alors il s'échappa de sa poitrine un sanglot de colère et de plaisir méchant. Il suivit la voie douloureuse où la martyre avait passé. Il marcha longtemps ; il marcha près d'une heure, avide, inquiet, tantôt irrité, tantôt s'oubliant en de folles et coupables espérances. Tout à coup il poussa une clameur de joie.

A genoux près d'une roche grisâtre sur laquelle un rayon de soleil descendait à travers les larges branches d'un orme, il venait

d'apercevoir la vierge huronne. A son cri de triomphe le bois frémit, quelques oiseaux se prirent à chanter, et la gerbe de rayons qui tombait sur la roche enveloppa la vierge d'un nimbe éclatant.

La jeune fille seule ne s'émut point. Elle ne détourna pas la tête. Mais de sa main défaillante elle prit du sang qui coulait d'une large blessure et fit une croix sur son front immaculé.



Puis, s'inclinant vers la pierre, elle traça une autre croix, grande, pourprée, brillante comme le rayon qui venait du ciel. Sa lèvre pâle se colla saintement, amoureusement à ce signe du salut. C'était le baptême de sang.

Elle ne se releva point.

Tamphile LeMay

CHRONIQUE DU MOIS

I. La lettre du duc d'Orléans.—II. Déconvenue des socialistes français.—III. Mort du cardinal Galimberti.—IV. La campagne électorale au Canada.

Depuis longtemps déjà des dissentiments agitent et divisent le parti royaliste, en France. Le duc d'Orléans a sans doute voulu mettre fin à cet état de choses, en faisant publier la lettre suivante adressée à M. le duc d'Audiffret-Pasquier, président du comité central royaliste :

“ Villamanrique, 3 mai.

“ Mon cher président,

“ J'ai reçu la seconde communication que vous avez bien voulu m'adresser en votre nom et au nom du comité que vous présidez avec tant de zèle.

“ Ce document m'a un peu surpris. Il témoigne d'un assez mauvais accueil fait par le comité au projet formé par quelques-uns de mes jeunes amis des groupes ouvriers, de déterminer sur mon nom des manifestations d'électeurs.

“ Sous réserve d'en mesurer les possibilités, ce projet ne m'avait pas déplu. Dès que j'en avais eu connaissance, j'avais fait prendre confidentiellement, près de personnes renseignées, notamment près du comte de Maillé, dont la circonscription était visée, des informations de nature à m'éclairer sur la valeur pratique de la proposition. J'avais chargé mon ami le duc de Luynes de cette enquête officieuse dont il s'est acquitté avec la prudence et les précautions qu'il y fallait mettre. Je ne m'attendais donc pas qu'une démarche à ce point entourée de discrétion, ordonnée par moi précisément dans le but de ne rien permettre à la légère, et de n'engager ma personne que sur des probabilités suffisantes, fût divulguée, portée devant le comité à l'état d'avertissement précipité, et qu'elle y devînt ainsi à mon insu, sans que je l'eusse demandé, le thème d'une délibération susceptible de tout compromettre, et, en tout cas, prématurée. J'y retrouve, d'ailleurs, avec une cordiale émotion, la marque de l'attachement à ma cause, du loyal et vigilant dévouement pour moi qui vous anime tous et dont je vous remercie infiniment.

“ Il faut cependant choisir entre figurer la Monarchie ou la faire. Personne ne doute que je ne veuille ou ne sache faire tout mon devoir. Je souhaiterais seulement, pour la bonne conduite des choses, qu'il n'y eût point de divergences sur le point essentiel de savoir où il est

“ Si vous croyez que la Monarchie française s'est faite dans le passé et se peut refaire dans l'avenir par l'affectation d'une dignité inerte et toujours expectante, immobilisée sur de lointains rivages par la grandeur de ses traditions, et se jugeant elle-même trop haute pour se mêler aux hommes et aux choses, nous ne serons pas du même avis.

“ Ceux de qui je tiens affronteront bien d'autres luttes et bien d'autres hasards que ceux dont votre zèle s'inquiète. Je demeure le juge de la dignité royale et je tiens qu'elle ne serait point atteinte, tant s'en faut, si dans une bourgade de France, fût-ce la plus modeste, car toutes me sont également chères, le vœu des électeurs me désignait après les miens, et à leur exemple, comme le bon serviteur du pays. Au surplus il n'a pas été question — et vous avez été inexactement renseignés sur ce point — de poser ma candidature, au sens courant du mot, à aucun siège vacant ni aucune fonction élective. Il s'agissait simplement de laisser émettre des suffrages sur mon nom par des électeurs qui en avaient indiqué l'intention, ainsi que cela se produit presque toujours aux heures d'incertitude et de crise, où le bon sens public penche à se reporter vers les solutions éprouvées par l'expérience.

“ Voulez-vous donc que je décourage de si précieuses sympathies et que, par une vaine défiance du suffrage universel, je justifie l'absurde légende d'une prétendue incompatibilité entre le droit monarchique et le droit électif, alors qu'il ressort à mes yeux de l'étude de ce siècle, que les deux principes tendent incessamment à se combiner et à se confondre dans des régimes transactionnels ?

“ Il ne serait pas pour me déplaire de donner moi-même l'exemple, de fournir moi-même le gage d'un rapprochement et de porter de ma personne le premier coup aux préventions qu'on a coutume d'exploiter contre la monarchie.

“ A peu près dans le même ordre d'idées, je répondrai aux exhortations que j'ai reçues à l'effet de désavouer mon cousin affectionné le prince Henri d'Orléans, pour le fait d'avoir accepté du gouvernement de la République la croix de chevalier de l'ordre national de la Légion d'honneur en récompense de ses vaillantes et utiles explorations.

“ Voudrait-on, si j'étais un jour à la tête de mon pays, que de bons citoyens refusassent d'accepter de moi la récompense de leurs mérites et de leurs services pour ce motif qu'ils auraient eu ou qu'ils auraient encore des sentiments républicains ?

“ Ce sont ces idées de bonne humeur qu'avec le concours de braves gens, le vôtre, mon cher président, celui de tous nos amis si dévoués, je voudrais, s'il plaît à Dieu, m'efforcer de faire prévaloir.

“ Telles sont les observations que m'ont suggérées vos communications. Je vous les donne avec franchise, comptant qu'elles porteront leurs fruits et, dans cette espérance, je vous prie de me croire toujours

“ Votre affectionné,

“ PHILIPPE.”

Par cette lettre, le duc d'Orléans rompt d'une façon éclatante avec la politique utopique figée dans l'étiquette, avec les abstractions quintessenciées qui ont si longtemps entravé, paralysé et finalement infirmé l'idée royaliste. Le comte de Paris, dans plusieurs documents émanés de son initiative personnelle, avait déjà commencé cette rénovation difficile ; le duc d'Orléans la continue et l'achève.

Les royalistes français avaient placé l'idée de restauration monarchique dans les nuages ; le duc d'Orléans semble avoir résolu de ramener son parti sur terre pour qu'il y retrouve force et vie ; assurément il fait bien, et quoi que l'on puisse dire, entre ce juste sentiment de la nature des choses, entre ce besoin légitime de réalité et d'action, et le funeste expédient du boulangisme, qui ne pouvait aboutir qu'à des désastres et à une colossale duperie, il n'y a rien de commun.

Ce n'est pas que nous croyions que les catholiques aient désormais un devoir moins pressant de se placer loyalement et de rester sur le terrain constitutionnel ; non certes ! le devoir de travailler au salut de la France et de la civilisation chrétienne, est toujours le devoir prochain, et il est aussi urgent qu'il le fut jamais ; mais la lettre ouvre aux catholiques, ainsi qu'à tous les bons citoyens, une perspective sur l'avenir qui doit donner à penser à tout le monde. Et à notre avis, les républicains de la veille les plus convaincus doivent y penser plus que personne.

Si la République devait redevenir la proie des partis radicaux, sectaires et socialistes, dont la coalition menaçait naguère des émeutes de la rue et de la guerre civile ; si la France se trouvait de nouveau sous le coup d'un retour offensif de l'esprit révolutionnaire ; en un mot, si la République devenait définitivement anarchique, intolérable et inhabitable, au lieu de recourir en aveugles, pour échapper à la Révolution, au remède désastreux du césarisme, tous les bons citoyens n'auraient-ils pas le devoir, par patriotisme, de se rallier plutôt à un gouvernement de liberté et de justice, en même temps que de tradition, à une monarchie ouverte, accueillante, et vraiment nationale ?

La lettre du duc d'Orléans est un événement politique précisément parce qu'elle ouvre cette perspective.

* * *

“ La presse française socialiste, dit l'abbé Naudet, est très intéressante à lire et, en la suivant avec attention, on peut y découvrir le secret de bien des mystères qui, ces derniers temps, nous avaient plus ou moins intrigués.

Entre autres choses, nous commençons à avoir l'explication de la stratégie du parti, sous le règne du ministère Bourgeois.

Pourquoi, se demandait-on, M. Jaurès et ses amis soutiennent-ils

avec tant d'énergie le cabinet radical ? Est-ce uniquement à cause de certaines avances faites par M. Bourgeois ? Non, puisque M. Bourgeois, à la tribune, les a "lâchés" très solennellement, sans que les socialistes s'en soient montrés émus. Est-ce parce qu'ils espéraient trouver chez les radicaux les forces nécessaires pour faire aboutir leurs théories et leurs doctrines ? Pas davantage. Ils savent très bien que le jour où il faudra établir un programme net et précis, un très large fossé les séparera du parti radical. Est-ce pour telle autre ou telle autre raison de principe ? Nullement.

C'est que, en effet, nous le constatons aujourd'hui, il n'y avait dans l'affaire ni question de sentiment, ni question de principe, il y avait simplement une question électorale, c'est-à-dire une question d'intérêt. Car les chefs socialistes, malgré leurs discours enflammés et leurs proclamations tapageuses, ne se font pas illusion sur leur force réelle et sur les difficultés et les obstacles que leur propagande rencontre encore auprès des populations. Ils espéraient qu'en échange de leurs complaisances, le ministère les aiderait et ferait en maints endroits, sinon de la candidature officielle, au moins de la candidature officieuse en leur faveur.

Les espérances ont été déçues, le ministère étant parti avant les élections, le coup d'épaule sur lequel on comptait n'a pas pu être donné ; conclusion, les socialistes ont fait au ministère Bourgeois une conduite de Grenoble et leur presse, depuis les feuilles de choux en province jusqu'à la *Petite République* à Paris, parle de lui avec une amertume qu'elle ne se donne pas la peine de dissimuler.

Quand on relit le manifeste publié par les "quarante-six" au lendemain du vote de la proposition Ricard, annonçant au pays avec amplitude de phrases et redondance de mots, que le parti socialiste venait de sauver la République et que, cette lecture faite, on consulte les résultats des dernières élections, on est, il faut le dire, médiocrement édifié en présence de la noire ingratitude du "Pays."

Le "Pays," en effet, n'a pas su se montrer reconnaissant et, avec obstination, il a laissé aux douceurs de la vie privée.—peut-être est-ce une récompense !—en multitude quasi-innombrable, les amis de ceux qui avaient ainsi sauvé le capitole et crié au moins autant que les fameux volatiles dont l'histoire raconte la bruyante intervention.

Naturellement les socialistes n'avoient point leur déconvenue, bien au contraire ils chantent victoire, mais n'empêche que tout cela n'est guère encourageant pour ceux qui voudraient encore, à leur exemple, sauver le "Pays."

Et dire que tout cela c'est la faute de ce bon ami qu'était M. Bourgeois !

* * *

Son Eminence le cardinal Galimberti a succombé à une angine qui l'a abattu en quelques jours.

Luigi Galimberti était né à Rome en 1836 dans une famille bourgeoise. Il avait été professeur d'histoire ecclésiastique à la Propagande et au Collège noble ecclésiastique, directeur politique du *Journal de Rome*, puis ensuite du *Moniteur de Rome*.

S. S. Léon XIII nomma Mgr Galimberti sous-secrétaire d'Etat aux affaires ecclésiastiques extraordinaires. Ayant une grande confiance dans ses talents diplomatiques, il l'envoya négocier à Berlin avec M. de Bismarck le *modus vivendi* qui renoua officiellement les rapports de l'Eglise catholique et de l'Etat troublés par le Kulturkampf et régla les questions de personnes telles que le retour des ecclésiastiques réguliers et séculiers bannis, la nomination de nouveaux évêques aux sièges épiscopaux et de nouveaux curés aux paroisses qui en étaient privées depuis plusieurs années.

Le Saint-Père nomma ensuite Mgr Galimberti à la nonciature de Vienne, poste difficile, où il s'agissait de prévenir ou d'assoupir certains conflits tant en Autriche qu'en Hongrie.

Lors de la constitution du ministère Wekerlé, qui s'était déclaré hostile aux catholiques, Mgr Galimberti fut rappelé de Vienne et remplacé par Mgr Agliardi.

A son retour à Rome, Mgr Galimberti fut créé cardinal, le 16 janvier 1893.

Depuis lors, le cardinal Galimberti vivait dans une demi-retraite. Léon XIII l'avait nommé préfet des archives pontificales et membre de la commission chargée d'examiner les voies et moyens de réaliser le grand dessein de l'union des Eglises.

* * *

La campagne électorale se poursuit avec activité dans toutes les parties du Canada.

Si l'on s'en tenait aux déclarations des chefs des deux grands partis en présence, la cause des écoles catholiques de Manitoba serait assurée du succès, car tous deux affirment qu'ils régleront la question à la satisfaction de la minorité opprimée; mais il faut compter avec les irréguliers, qui sont nombreux dans l'un et l'autre camp. Ces irréguliers sont des protestants wigs ou tories qui se déclarent hostiles à toute intervention du gouvernement fédéral en faveur des écoles catholiques.

Il est donc à craindre que, quel que soit le parti qui détienne le pouvoir au prochain parlement, il se trouve en face d'une majorité opposée à toute mesure remédiate.

La situation n'est donc pas rassurante pour les catholiques.
